LE
VRAI SENS
DU SYSTÊME
DE LA
NATURE.

528. l. 7

Gal 8. J. c

LE VRAI SENS DU SYSTÊME DE LA NATURE,

Ouvrage posthume de M. HELVETIUS.

K. (c. d.)

A LONDRES.

M. DCC. LXXIV.

8

MVSEVM
BRITAN
NICVM

AVANT-PROPOS.

L'HOMME *voulant, pour ſon malheur, franchir les bornes de ſa ſphere, il tenta de s'élancer au-delà du monde viſible. Il négligea l'expérience, pour ſe repaître de conjectures. Il n'oſa cultiver ſa raiſon, contre laquelle on ſut le prévenir de bonne heure. Il prétendit connoître ſon ſort dans une autre vie,*

avant de ſe rendre heureux dans celle-ci.

Le but de l'Auteur eſt de ramener l'homme à la nature, de lui rendre la raiſon chere, de diſſiper les ombres qui lui cachent la ſeule voie propre à le conduire au bonheur qu'il deſire . . . . de préſenter des réflexions utiles au repos & au bien-être des hommes, favorables aux progrès de l'eſprit. . . . .

Loin de vouloir briſer pour lui les nœuds ſacrés de la morale, il prétend

les reſſerrer davantage, & placer ſur les Autels la Vertu, qui, ſeule, mérite les hommages de tous les hommes.

LE VRAI SENS DU SYSTÊME DE LA NATURE.

CHAPITRE PREMIER.

De la Nature.

L'Homme eſt l'ouvrage de la nature ; il eſt dans la nature ; il eſt ſoumis à ſes loix ; il ne peut s'en affranchir,

il ne peut pas même par la penſée en ſortir.... Pour un être formé par la nature, il n'eſt rien au-delà du grand tout dont il fait partie.... Les êtres qu'on ſuppoſe au-deſſus de la nature, ou diſtingués d'elle, ſont des chimeres dont nous ne pouvons nous former des idées réelles.

L'homme eſt un être purement phyſique. L'homme moral n'eſt que l'homme phyſique, conſidéré ſous certains points de vue : ſon organiſation eſt l'ouvrage de la nature. Ses actions viſibles, ſes mouvements inviſibles, ſont des effets naturels, des ſuites de ſon méchaniſme. Tout ce qu'il a inventé, n'eſt qu'une conſéquence néceſſaire de l'eſſence qui lui eſt propre. Toutes nos idées ſont dans le même cas. L'art n'eſt que la nature agiſſante à l'aide des inſtruments qu'elle a faits.... Tout eſt impulſion de la nature.

C'eſt à la phyſique & à l'expérience que l'homme doit recourir dans toutes ſes recherches. . . . La nature agit par des loix ſimples. Quittons l'expérience, notre imagination nous égare. C'eſt faute d'expérience, qu'on s'eſt formé des idées imparfaites de la matiere. . . . La pareſſe trouve ſon compte à ſe laiſſer guider par l'exemple, par la routine, par l'autorité, plutôt que par l'expérience qui demande de l'activité, & par la raiſon qui demande de la réflexion. Delà cette averſion pour ce qui s'écarte des regles ordinaires, ce reſpect pour les inſtitutions de l'antiquité. C'eſt l'inexpérience qui produit la crédulité. Conſultons l'expérience, contemplons l'univers; il ne nous offre que de la matiere & du mouvement.

CHAPITRE II.

Du Mouvement & de ſon Origine.

IL n'y a que le mouvement qui établiſſe nos rapports entre nos organes & les êtres qui ſont au-dedans ou hors de nous.

Une cauſe eſt un être qui en met un autre en mouvement, ou qui produit quelque changement en lui. L'effet eſt le changement qu'un corps produit dans un autre à l'aide du mouvement.

De quelque maniere qu'un corps agiſſe ſur nous, nous n'en avons connoiſſance que par le changement qu'il produit en nous.

Ce n'eſt que par les actions que nous ju-

geons des mouvements intérieurs, des penſées, des actions, des autres ſentiments. Quand un homme fuit, nous jugeons qu'il a peur.

Le mouvement des corps eſt toujours la ſuite néceſſaire de leur eſſence. Chaque être a des loix de mouvement qui lui ſont propres.

Tout eſt mouvement dans l'univers. L'eſſence de la nature, eſt d'agir. Tous les êtres ne font que naître, s'accroître, décroître, & ſe diſſiper. Les pierres, le fer, &c. tout agit. La pierre qui peſe ſur la terre, la preſſe & agit ſur elle. C'eſt par le mouvement que notre odorat eſt frappé des émanations des corps les plus compacts.

Ce mouvement, la nature l'a reçu d'elle-même, puiſqu'elle eſt le grand tout au-delà

duquel rien ne peut exiſter. Ce mouvement eſt de l'eſſence de la matiere. Elle ſe meut de ſa propre énergie. Elle a ſes propriétés, ſuivant leſquelles elle agit.

Pour ſuppoſer une cauſe qui a mis la matiere en mouvement, il faut ſuppoſer qu'elle a pu commencer d'exiſter ; ce qui n'eſt pas poſſible. Car ſi la matiere ne peut totalement s'anéantir ou ceſſer d'exiſter, comment comprendra-t-on qu'elle ait pu jamais commencer ?

D'où eſt donc venue la matiere ? elle a toujours exiſté. D'où eſt venu le mouvement de la matiere ? Elle a dû ſe mouvoir de toute éternité ; le mouvement étant une ſuite de ſon exiſtence, de ſon eſſence, & l'exiſtence ſuppoſant des propriétés dans la choſe qui exiſte. Dès qu'elle a ſes pro-

priétés, ſes façons d'agir doivent découler néceſſairement de ſa façon d'être. Dès qu'un corps a de la peſanteur, il doit tomber.

CHAPITRE III.

De la Matiere & de ſes Mouvements.

C'Eſt au mouvement ſeul que ſont dus les changements, les formes, les modifications de la matiere. C'eſt par le mouvement que tout ce qui exiſte ſe produit, s'altere, s'accroît & ſe détruit.

Il ſe fait à l'aide du mouvement une tranſmigration, un échange, une circulation continuelle des molécules de la matiere. Ces molécules ſe diſſolvent, pour former enſuite des êtres nouveaux. Un corps nourrit un autre corps. Au bout d'un certain temps, tout rend à la maſſe générale les éléments qu'il en a empruntés. La nature, par ſes com-

binaiſons, enfante des ſoleils. Le mouvement diſperſera peut-être un jour les parties dont il a compoſé ces maſſes merveilleuſes, que l'homme, dans le court eſpace de ſon exiſtence, ne fait qu'entrevoir en paſſant.

CHAPITRE IV.

Des Loix du Mouvement communes à tous les Êtres. De l'Attraction & de la Répulsion; de la Force d'inertie, de la Néceſſité.

QUand nous voyons la cauſe qui agit, nous regardons ſes effets comme naturels. Voyons-nous un effet inuſité ſans découvrir la cauſe, nous avons recours à notre imagination. Elle nous crée des chimeres.

Dans la nature, il ne peut y avoir cependant que des cauſes & des effets naturels. Tous les mouvements ſuivent des loix conſtantes & néceſſaires. Si nous ne les appercevons pas, pouvons-nous jamais en con-

clure que la cauſe qui agit eſt ſurnaturelle ?

Le but viſible de tous les mouvements des corps, eſt de conſerver leur exiſtence actuelle, d'attirer ce qui eſt favorable, de repouſſer ce qui peut nuire. Dès qu'on exiſte, on éprouve les mouvements propres à une eſſence déterminée.

Toute cauſe produit un effet, & il ne peut y avoir d'effet ſans cauſe. Or, ſi tous les mouvements ſont dus à une cauſe, ces mouvements étant déterminés par leurs natures, leurs eſſences, leurs propriétés, il faut en conclure que tout eſt néceſſaire, & que chaque être de la nature, dans les circonſtances, & d'après les propriétés données, ne peut agir autrement qu'il ne fait. La néceſſité eſt la liaiſon infaillible & conſ-

tante des causes avec leurs effets ; & cette force irrésistible, cette nécessité universelle, n'est qu'une suite de la nature des choses, en vertu de laquelle tout agit par des loix immuables.

CHAPITRE

CHAPITRE V.

De l'Ordre & du Déſordre, de l'Intelligence, du Haſard.

LA vue des mouvements réglés de l'univers, fit naître dans l'eſprit des hommes l'idée de l'ordre. Ce mot n'exprime qu'une choſe relative à nous. L'idée d'ordre & de déſordre, ne prouve pas qu'ils exiſtent dans la nature, puiſque tout y eſt néceſſaire. Le déſordre pour un être, n'eſt que ſon paſſage à un ordre nouveau, à une nouvelle façon d'exiſter. Si ce paſſage eſt rapide, ce déſordre eſt plus grand pour nous. C'eſt ainſi que la mort devient à nos yeux le déſordre le plus ſenſible. Elle ne fait pourtant que

changer notre eſſence, nous n'en ſommes pas moins ſoumis à l'ordre du mouvement.

Nous appellons intelligence, le pouvoir d'agir ſuivant un but que nous connoiſſons dans l'Etre à qui nous l'attribuons. Nous la refuſons aux êtres qui n'agiſſent point à notre maniere.

Nous attribuons au haſard, tous les effets dont nous ne voyons point les liaiſons avec leurs cauſes. ... Dès que nous voyons ou croyons voir de l'ordre, nous l'attribuons à une intelligence, qualité empruntée de nous-mêmes & de notre façon d'être affectés.

Un être intelligent, c'eſt un être qui penſe, qui veut, qui agit pour parvenir à une fin. Il faut pour cela des organes, & un but ſemblables aux nôtres. Si la nature

étoit gouvernée par une intelligence, il lui en faudroit autant, parce que ſans organes il ne peut y avoir ni perception, ni idées, ni intuition, ni penſées, ni volonté, ni plan, ni actions. La matiere prend de l'action, de l'intelligence, de la vie, quand elle eſt combinée de certaines façons.

CHAPITRE VI.

De l'Homme ; de ſa Diſtinction en Homme moral & en Homme phyſique ; de ſon Origine.

L'Homme eſt à chaque inſtant ſoumis à la néceſſité. Son tempérament ne dépend point de lui. Il influe pourtant ſur toutes ſes paſſions. Son ſang plus ou moins abondant & échauffé, ſes nerfs plus ou moins relâchés, les aliments qui le nourriſſent, l'air différent qu'il reſpire, tout agit ſur lui.

L'homme eſt un tout organiſé, compoſé de différentes matieres, qui agit en raiſon de ſes propriétés. La difficulté de connoître

ce qui cauſe ſes mouvements, ſes idées, lui a fait diviſer ſon être en deux natures. Il a inventé des mots, ne pouvant connoître les choſes.

L'homme eſt une production de la nature, comme tous les autres. Mais d'où eſt-il venu? Nous manquons d'expérience pour réſoudre cette queſtion.

A-t-il été produit de toute éternité? N'eſt-ce qu'une production inſtantanée de la nature? L'un & l'autre eſt également poſſible. La matiere eſt éternelle; mais ſes combinaiſons & ſes formes ſont paſſageres. Il eſt probable que l'homme eſt une production faite dans le temps, particuliere à notre globe, ſur lequel les autres productions, les hommes mêmes, varient en raiſon de la différence des climats. Il naquit, ſans doute,

mâle & femelle, & exiſtera tant que la co-ordination du globe avec lui ſubſiſtera. Si elle venoit à ceſſer, l'eſpece humaine feroit place à des êtres nouveaux, propres à ſe co-ordonner avec les qualités qu'il auroit alors.

Parler de Divinité & de création, c'eſt dire qu'on ignore l'énergie de la nature, qu'on ne ſait pas comment elle a pu produire les hommes.

L'homme n'a point de raiſons pour ſe croire un être privilégié dans la nature. Il eſt ſujet aux mêmes viciſſitudes que ſes autres productions. L'idée de ſon excellence n'eſt fondée que ſur la prédilection qu'il a pour lui.

CHAPITRE VII.

De l'Ame, & de ſa Spiritualité.

CE qu'on appelle notre ame, ſe meut avec nous. Or, le mouvement eſt une propriété de la matiere. Cette ame ſe montre encore matérielle, dans les obſtacles invincibles qu'elle éprouve de la part des corps. Si elle fait mouvoir mon bras, quand rien ne s'y oppoſe, elle ne le fera plus, ſi on le charge d'un trop grand poids. Voilà donc une maſſe de matiere qui anéantit l'impulſion donnée par une cauſe ſpirituelle, qui, n'ayant point d'analogie avec la matiere, devroit ne pas trouver de difficulté de la part de la matiere.

Le mouvement ſuppoſe de l'étendue, de la ſolidité dans la ſubſtance qui ſe meut ; ainſi dès qu'on attribue de l'action à une cauſe, il faut la regarder comme matérielle.

Lorſque mon corps ſe meut en avant, mon ame ne reſte point en-arriere. Elle a donc une qualité commune avec mon corps, & propre à la matiere. Elle fait partie du corps, en éprouve toutes les révolutions. Elle paſſe par l'état d'enfance, de foibleſſe, partage ſes plaiſirs, ſes peines, donne des ſignes d'engourdiſſement, de décrépitude & de mort. L'ame n'eſt que le corps lui-même, enviſagé relativement à quelques-unes de ſes fonctions.

Qu'eſt-ce qu'une ſubſtance qui n'eſt rien de ce que nos ſens nous mettent à portée

de connoître? un être qui, n'étant point matiere, agit ſur la matiere? Comment le corps peut-il renfermer, contraindre un être fugitif qui échappe à tous les ſens?

CHAPITRE VIII.

Des Facultés intellectuelles. Toutes ſont dérivées de la Faculté de ſentir.

SEntir, eſt cette façon d'être remué, propre à certains organes des corps animés, occaſionnée par la préſence d'un objet matériel. La ſenſibilité eſt le réſultat d'un arrangement propre à l'animal : les organes ſe communiquent réciproquement les impreſſions.

Toute ſenſation eſt une ſecouſſe donnée à nos organes ; toute perception, une ſecouſſe propagée juſques à notre cerveau ; toute idée, l'image de l'objet à qui la ſenſation & la perception ſont dues. Si donc nos ſens ne

ſont remués, nous ne pouvons avoir ni ſenſations, ni perceptions, ni idées.

La mémoire produit l'imagination. On ſe fait un tableau de ce qu'on a vu. On ſe tranſporte, par l'imagination, à ce qu'on ne voit pas.

Les paſſions ſont des mouvements de la volonté déterminée par les objets qui la remuent, en raiſon compoſée de notre façon d'être.

Toutes les facultés intellectuelles qu'on attribue à l'ame, ſont des modifications dues aux objets qui frappent les ſens. Delà le tremblement dans les membres, quand le cerveau eſt affecté par le mouvement qu'on appelle crainte.

CHAPITRE IX.

De la Diverſité des Facultés intellectuelles. Elles dépendent des Cauſes phyſiques, ainſi que leurs qualités morales. Principes naturels de la Sociabilité, de la Morale & de la Politique.

LE tempérament décide des qualités intellectuelles. C'eſt de la nature, de nos parents, que nous tenons ces qualités. La nourriture, la qualité de l'air, le climat, l'éducation, les idées qu'on nous préſente, en déterminent l'eſpece.

En faiſant notre ame ſpirituelle, on lui

adminiſtre des remedes impropres. C'eſt du tempérament qu'il faut s'occuper. Il peut être corrigé, altéré, modifié.

L'eſprit eſt une ſuite de la ſenſibilité phyſique. C'eſt une facilité que quelques êtres ont de ſaiſir promptement l'enſemble & les rapports des objets.

C'eſt à l'aide de l'expérience qu'on peut preſſentir des effets qu'on n'a point encore éprouvés. Delà la prudence, la prévoyance.

La raiſon, eſt la nature modifiée par l'expérience.

Le but de l'homme eſt de ſe conſerver & de rendre ſon exiſtence heureuſe. L'expérience lui apprend que les autres lui ſont néceſſaires. Elle lui indique la façon de les faire concourir à ſes deſſeins. Il voit ce qui

eſt approuvé, & ce qui déplaît; ces expériences lui donnent l'idée du juſte & de l'injuſte. La vertu comme le vice ne ſont point fondés ſur des conventions, mais ſur les rapports qui ſont entre les êtres de l'eſpece humaine.

Les devoirs des hommes entre eux, dérivent de la néceſſité d'employer les moyens qui tendent à la fin que leur nature ſe propoſe. C'eſt en concourant au bonheur d'autrui, que nous l'engageons à faire le nôtre.

L'homme, pour trouver le bonheur, doit ménager ſes plaiſirs, & ſe refuſer tous ceux qui pourroient ſe changer en peines.

La Politique devroit être l'art de diriger les paſſions des hommes vers le bien de la ſociété. La loi ne doit avoir pour objet que

de diriger de même leurs actions au bien de la ſociété.

Les paſſions ont toujours le bonheur pour objet : elles ſont légitimes & naturelles, & ne peuvent être appellées bonnes ou mauvaiſes que d'après leurs influences ſur les êtres de l'eſpece humaine. Pour les diriger à la vertu, il faudroit montrer aux hommes des avantages dans la pratique de la vertu.

CHAPITRE X.

Notre Ame ne tire point ſes idées d'elle-même. Il n'y a point d'Idées innées.

SI nous ne pouvons avoir d'idées que de ſubſtances matérielles, comment ſuppoſer que la cauſe de nos idées puiſſe être immatérielle ?

On nous oppoſe les ſonges ; mais, durant le ſommeil, notre cerveau eſt rempli d'une foule d'idées que la veille lui a fournis. C'eſt toujours la mémoire qui produit l'imagination. La cauſe des ſonges eſt tellement phyſique, qu'ils ſont ſouvent produits par des aliments,

aliments, des humeurs, des fermentations, peu analogues à l'état ſalubre de l'homme.

Les idées qu'on croit innées, ſont celles qui nous ſont familieres, & qui ſe ſont comme identifiées avec nous; mais elles nous ſont toujours venues par les ſens. Elles ſont l'effet de l'éducation, de l'exemple, de l'habitude. Telles ſont les idées de Dieu, qui ne ſont viſiblement dues qu'aux peintures qu'on nous a faites.

De même nos idées en morale ne ſont que le fruit de l'expérience. Les ſentiments d'amour des peres, meres, enfants, ſont les effets de la réflexion & de l'habitude.

Toutes les idées, les notions des hommes, ſont acquiſes. Les mots beauté, intelligence, ordre, vertu, douleur, plaiſir, ſont pour

moi vuides de ſens, ſi je n'en fais la comparaiſon avec d'autres objets. Il faut avoir ſenti avant de juger, & le jugement eſt le fruit de la comparaiſon.

CHAPITRE XI.

Du Syſtême de la Liberté de l'Homme.

L'Homme eſt un être phyſique, ſoumis à la nature, & par conſéquent à la néceſſité. Nés ſans notre aveu, notre organiſation ne dépend point de nous, nos idées nous viennent involontairement. Notre action eſt une ſuite de l'impulſion d'un motif quelconque.

J'ai ſoif, je vois une fontaine, il m'eſt impoſſible de ne pas avoir la volonté de boire. J'apprends que cette eau eſt empoiſonnée, & je m'abſtiens d'en boire. Dira-t-on que je ſuis libre ? La ſoif me déterminoit néceſſairement à boire. La découverte du poiſon, me détermine néceſſairement à

ne pas boire. Le ſecond motif me paroît plus fort que le premier, & je ne bois pas. Mais, dira-t-on, un imprudent boira. Alors la premiere impulſion ſe trouvera la plus forte. Dans l'un ou dans l'autre cas, ce ſont deux actions également néceſſaires. Celui qui boira, eſt un inſenſé; mais les actions des inſenſés ſont auſſi néceſſaires que celles des autres.

On peut parvenir, il eſt vrai, à engager un débauché, à changer de conduite. Cela ſignifie, non qu'il eſt libre, mais qu'on peut trouver des motifs aſſez puiſſants pour empêcher l'effet de ceux qui agiſſoient ſur lui auparavant.

Le choix ne prouve point la liberté de l'homme; ſon embarras ne finit que lorſque ſa volonté eſt déterminée par des motifs ſuffiſants, & il ne peut empêcher les

motifs d'agir ſur ſa volonté. Eſt-il maître de ne point deſirer ce qui lui paroît deſirable ? Non : mais il peut, dit-on, réſiſter à ſon deſir, s'il réfléchit ſur les conſéquences. Mais eſt-il maître d'y réfléchir ? Les actions des hommes ne ſont jamais libres. Elles ſont les ſuites néceſſaires de leur tempérament, de leurs idées reçues, fortifiées par l'exemple, l'éducation & l'expérience. Le motif qui détermine l'homme, eſt toujours au-deſſus de ſon pouvoir.

Malgré leur ſyſtême de liberté, les hommes n'ont établi leurs inſtitutions que ſur la néceſſité. Si l'on ne ſuppoſoit pas des motifs capables de déterminer leur volonté, à quoi ſerviroit l'éducation, la légiſlation, la morale, la Religion même ? On veut donner par-là des inſtitutions aux volontés des hommes ; ce qui prouve qu'on eſt con-

vaincu qu'elles agiront ſur leur volonté. Ces inſtitutions ſont la néceſſité montrée aux hommes.

La néceſſité qui regle tous les mouvements du monde phyſique, regle auſſi tous ceux du monde moral, où tout eſt par conſéquent ſoumis à la fatalité.

CHAPITRE XII.

Examen de l'Opinion qui prétend que le Syſtême du Fataliſme eſt dangereux.

SI toutes les actions des hommes ſont néceſſaires, de quel droit, dira-t-on, punir les actions mauvaiſes ? On ne punit point celles où la volonté n'a point de part.

La ſociété eſt un aſſemblage d'êtres ſenſibles, ſuſceptibles de raiſon, qui deſirent le bien-être, & qui craignent le mal. Il n'en faut pas davantage pour les engager à concourir au bien général. Cette néceſſité eſt de nature à faire impreſſion ſur tous les hommes. Les méchants ſont des inſenſés,

contre leſquels les autres ſont en droit de ſe garantir. La folie eſt un état involontaire & néceſſaire. Cependant on prive les foux de leur liberté. Au reſte, c'eſt à la ſociété à ne pas faire naître les penchants qu'elle punit enſuite. Les voleurs, ſont ceux qu'elle a ſouvent privés des moyens de ſubſiſter.

Soumettre tout à la néceſſité, c'eſt, dit-on, détruire les notions que nous avons du juſte & de l'injuſte, du bien & du mal. Non : quoique l'homme agiſſe néceſſairement, ſes actions ſont juſtes, bonnes, relativement à la ſociété, quand elles tendent au bien de cette ſociété. Tous les hommes ſentent qu'il exiſte une façon d'agir, qu'ils ſont forcés d'aimer dans leurs ſemblables. C'eſt ſur notre propre eſſence que ſont fondées les idées du plaiſir & de la douleur, du vice & de la vertu.

Ainſi le fataliſme ne tend point à enhardir au crime, & à étouffer les remords. Les ſcélérats en éprouvent toujours. S'ils ont échappé long-temps au blâme & aux châtiments, ils n'en ont été ni plus heureux ni plus contents d'eux-mêmes. Des tranſes, des combats, des agitations perpétuelles; ni repos ni bien-être pour eux; chaque crime leur a coûté des inquiétudes cruelles, des inſomnies, &c. Le ſyſtême de la fatalité s'établit dans la morale, il en montre la néceſſité.

Le fataliſme, dit-on, décourage l'homme, refroidit ſon ame, briſe les nœuds qui doivent le lier à la ſociété. Mais dépend-il de moi d'être ſenſible ou non? Mes ſentiments ſont néceſſaires, dépendent de ma nature. Quand je croirois que la mort eſt le terme fatal de tous les êtres, en ſerois-je

moins affecté de la perte d'une épouſe, d'un fils, d'un ami ?

Le fataliſme doit inſpirer à l'homme une ſoumiſſion utile, une réſignation raiſonnée aux décrets du ſort. Il en ſera plus tolérant, par l'opinion que tout eſt néceſſaire. Il plaindra ſes ſemblables. Il leur pardonnera. Il ſera humble & modeſte, puiſqu'il reconnoîtra qu'il ne poſſede rien qu'il n'ait reçu.

La fatalité, dira-t-on, dégrade l'homme; elle en fait une pure machine : mais c'eſt un langage inventé par l'ignorance de ce qui conſtitue la vraie dignité de l'homme. Toute machine eſt précieuſe, quand elle remplit bien les fonctions auxquelles elle eſt deſtinée. La nature n'eſt elle-même qu'une véritable machine, dont notre eſpece eſt un foible reſſort. . . . Que l'ame ſoit mortelle

ou immortelle, en admire-t-on moins l'am- noble, grande & ſublime de Socrate, &c.

L'opinion du fataliſme, eſt avantageuſe à l'homme. Son eſprit ne ſera point troublé par des inquiétudes inutiles. Il jouira avec meſure, parce que la douleur eſt la compagne néceſſaire de tout excès. Il ſuivra le ſentier de la vertu, parce que tout lui prouve que dans ce monde la vertu eſt néceſſaire pour le rendre eſtimable aux yeux des autres, & content de lui-même.

CHAPITRE XIII.

De l'Immortalité de l'Ame, du Dogme de la Vie future, & des Craintes de la Mort.

L'Ame ſuit pas à pas les différents périodes du corps. Elle naît avec lui ; elle eſt foible dans l'enfance ; elle partage avec le corps ſes peines & ſes plaiſirs, ſaine ou malade comme lui...., active ou languiſſante, éveillée ou endormie. Cependant on l'a ſuppoſée immortelle.

La nature ayant inſpiré aux hommes le deſir de leur exiſtence, le deſir d'y perſévérer leur fit aiſément croire l'ame immortelle. Si ce deſir eſt naturel, eſt-il une

preuve de la réalité de la vie future? Nous deſirons la vie du corps, & ce deſir eſt fruſtré : pourquoi le deſir de la vie de l'ame ne ſeroit-il pas fruſtré auſſi?

L'ame n'eſt que le principe de la ſenſibilité; penſer, jouir, ſouffrir, c'eſt ſentir.... Ainſi quand le corps ceſſe de vivre, la ſenſibilité ne peut plus s'exercer. Il n'y a plus d'idées, quand il n'y a plus de ſens. L'ame ne peut ſentir que par les organes : comment ſentiroit-elle après la deſtruction des organes?

Mais la Puiſſance divine, nous dira-t-on? Elle ne peut faire qu'une choſe exiſte & n'exiſte pas en même-temps. Elle ne peut faire que l'ame penſe ſans les intermedes néceſſaires pour avoir des penſées.

Malgré l'opinion d'une exiſtence éter-

nelle, on eſt toujours allarmé de la deſtruction du corps ; preuve que le réel, le préſent, touche plus que l'eſpérance de l'avenir.

La ſeule idée de la mort révolte tous les hommes, & ils n'ont cherché qu'à la rendre plus effrayante. C'eſt un moment qui nous livre ſans défenſe aux rigueurs inouies d'un Deſpote impitoyable. Voilà, dit on, la digue la plus forte qu'on puiſſe oppoſer aux déréglements des hommes... Mais quels effets ces notions produiſent-elles ſur ceux qui s'en diſent ou s'en croyent perſuadés ? Le grand nombre n'y ſonge que rarement, & jamais au moment que la paſſion, le plaiſir, l'exemple entraînent. Si ces craintes agiſſent, c'eſt ſur ceux qui n'en ont pas beſoin pour éviter le mal & faire le bien. Elles font trembler les cœurs honnêtes, & rien aux cœurs endurcis.

Quant aux incrédules, il peut y avoir des méchants parmi eux ; mais l'incrédulité ne ſuppoſe pas la méchanceté. Au contraire, l'homme qui penſe & qui médite, connoît les motifs d'être bon, mieux que celui qui ſe laiſſe conduire aveuglément par les motifs des autres. L'homme qui n'attend pas une autre vie, n'eſt que plus intéreſſé à prolonger ſon exiſtence, & à ſe rendre cher à ſes ſemblables dans la ſeule vie qu'il connoiſſe. Le dogme d'une vie future nous empêche d'être heureux dans celle-ci. Nous languiſſons dans l'infortune, nous croupiſſons dans l'erreur, parce que nous eſpérons un avenir plus heureux.

On a imaginé l'avenir d'après le préſent. Nous avons des plaiſirs & des peines ; delà un Paradis & un Enfer. Il faut un corps pour goûter ces plaiſirs ; delà la réſurrection.

Mais comment les hommes ſe ſont-ils déterminés à croire à l'Enfer ? Parce que, comme un malade tient à ſon exiſtence, quelque malheureuſe qu'elle ſoit, l'homme préfere l'idée d'une exiſtence malheureuſe, à celle d'une non-exiſtence qu'il regarde comme le plus grand des maux. D'ailleurs, cette notion fut contre-balancée par l'idée de la miſéricorde de Dieu.

Les terreurs données de l'autre vie ſont ſi fortes, que ſi, par une heureuſe inconſéquence, les nations ne dérogeoient pas dans leur conduite à ces idées déſolantes, elles tomberoient dans l'abrutiſſement; le monde entier deviendroit un déſert.

Quoique ce dogme ſoit un frein pour réprimer les paſſions, voit-on moins de méchants chez les peuples qui en ſont le plus perſuadés ?

perſuadés? Ceux qui ſe croyent retenus par ces craintes, leur attribuent fauſſemennt ce qu'ils ne doivent qu'à des motifs plus préſents, leur tempérament, leur timidité, la crainte des conſéquences d'une mauvaiſe action. Le méchant peut-il être retenu par ces craintes d'un avenir éloigné ? il ne l'eſt pas par les craintes du châtiment préſent.

La Religion même détruit l'effet de ces craintes. La rémiſſion des crimes raſſure les méchants juſqu'au dernier moment de leur vie, & c'eſt un dogme oppoſé au premier.

L'effet de ces craintes eſt inſuffiſant. Il eſt accordé tel, par ceux-même qui les inſpirent. Ils ſe plaignent que, malgré cela, les hommes n'en ſont pas moins entraînés par leurs penchants vicieux. Enfin, con-

tre un homme timide que ces craintes contiennent, il en eſt des millions qu'elles rendent inſenſés, farouches, inutiles & méchants, qu'elles détournent de leurs devoirs envers la ſociété, qu'elles affligent, qu'elles troublent, &c.

CHAPITRE XIV.

L'Éducation, la Morale & les Loix ſuffiſent pour contenir les Hommes. Du Deſir de l'Immortalité ; du Suicide.

N'Allons pas chercher dans un monde idéal, des motifs pour agir dans celui-ci. C'eſt dans la nature, dans l'expérience, dans la vérité qu'il faut chercher des remedes aux maux de notre eſpece, & des mobiles pour donner au cœur humain les penchants utiles au bien des ſociétés.

C'eſt l'éducation ſur-tout qui doit enſemencer nos cœurs, faire contracter aux ames des habitudes avantageuſes pour l'in-

dividu & la ſociété. Les hommes n'auront beſoin ni de récompenſes, ni de punitions céleſtes.

Le Gouvernement n'a pas beſoin de fables. Les châtiments préſents, les récompenſes actuelles ſont plus que les peines & les plaiſirs d'un avenir éloigné. C'eſt-là ce qu'il doit employer. Mais par-tout l'homme eſt eſclave. Il faut donc qu'il ſoit bas, intéreſſé, diſſimulé, ſans honneur. C'eſt le vice du Gouvernement. Par-tout on le trompe, on l'empêche de cultiver ſa raiſon; il faut donc qu'il ſoit ſtupide & déraiſonnable. Par-tout il voit le crime & le vice honorés. Il en conclut que le vice eſt un bien, & la vertu un ſacrifice de ſoi-même. Par-tout il eſt malheureux, par-tout il nuit à ſes ſemblables, pour ſe tirer des peines. On lui montre le Ciel; mais ſes re-

gards retombent ſur la terre. Il veut y être heureux à tout prix. Si le peuple étoit plus inſtruit & plus heureux, il ne faudroit pas le tromper pour le contenir.

Faiſons-lui enviſager ſon état actuel comme le ſeul où il puiſſe eſpérer d'être heureux. Au-lieu de lui parler d'un autre monde, bornons tout ſon eſpoir à celui-ci. Qu'on lui montre que ſes actions peuvent influer ſur ſes ſemblables : qu'on excite ſon induſtrie, qu'on récompenſe ſes talents, qu'on le rende actif, laborieux, bienfaiſant, vertueux; qu'on lui apprenne à ſentir par-là le prix de l'affection de ſes aſſociés; qu'il connoiſſe les conſéquences de leur haine.

Quelle que ſoit la crainte de la mort, les chagrins, les peines d'eſprit, les diſgraces nous la font quelquefois regarder comme

un port contre l'injuſtiee de nos ſemblables.

On a parlé diverſement du Suicide. Quelques-uns ont cru qu'il n'étoit pas permis à l'homme de rompre le pacte qu'il a fait avec la ſociété. Mais ſi nous examinons les rapports de l'homme avec la nature, nous verrons que leurs engagements ne furent ni volontaires du côté de ce dernier, ni réciproques du côté de la nature. La volonté de l'homme n'a aucune part à ſa naiſſance ; c'eſt contre ſon gré qu'il finit. Toutes ſes actions ſont forcées. Il ne peut aimer ſon être, qu'à condition d'être heureux.

Si nous conſidérons le pacte qui unit l'homme à la ſociété, nous verrons qu'il eſt conditionnel & réciproque, qu'il ſup-

poſe des avantages entre les parties contractantes. Le lien eſt le bien-être. Eſt-il tranché ; l'homme eſt libre. Blâmeroit-on un homme qui, ſe trouvant ſans reſſources dans une Ville, iroit ſe plonger dans la ſolitude ? L'homme qui meurt, ne fait que s'iſoler.

La différence des opinions ſur cette matiere (& les autres) eſt néceſſaire. Le Suicide vous dira qu'en ſa place, vous en auriez fait autant : mais pour être exactement en la place d'un autre, il faudroit avoir ſon organiſation, ſon tempérament, ſes paſſions ; il faudroit être lui, ſe placer dans les mêmes circonſtances, être mu par les mêmes cauſes. On regardera ces maximes comme dangereuſes ; mais ce ne ſont point des maximes qui déterminent les hommes à prendre une ſi violente réſolution. C'eſt

un tempérament aigri par les chagrins, un vice d'organisation, un dérangement dans la machine ; c'est la nécessité. La mort est une ressource qu'il ne faut point ôter à la vertu opprimée.

CHAPITRE XV.

Des Intérêts des Hommes, ou des Idées qu'ils ſe font du Bonheur. L'Homme ne peut être heureux ſans la Vertu.

L'Intérêt eſt l'objet auquel chaque homme, d'après ſon tempérament, attache ſon bien-être. Un même bonheur ne peut convenir à tous. Le bonheur de chaque homme eſt en raiſon compoſée de ſon organiſation. Pour des êtres auſſi variés, il eſt tout ſimple que ce qui fait l'objet des vœux de l'un, doit être indifférent, ou même déplaire à l'autre. Nul ne peut être juge de ce qui peut contribuer à la félicité de ſon ſemblable.

Cependant, forcés de juger des actions des hommes par leurs effets ſur nous, nous approuvons l'intérêt qui les anime, d'après l'avantage qui en réſulte pour l'eſpece humaine. Ainſi nous admirons la valeur, la généroſité, les talents, la vertu, &c.

Il eſt de l'eſſence de l'homme, de s'aimer, de chercher ſa conſervation, de rendre ſon exiſtence heureuſe. D'après cet intérêt, l'homme voit bientôt, à l'aide de l'expérience & de la raiſon, qu'il ne peut tout ſeul ſe procurer ce qui aſſure le bonheur de ſon exiſtence. Il vit avec des êtres occupés comme lui de leur propre bonheur, mais capables de l'aider à obtenir les objets qu'il deſire pour lui-même. Il voit qu'ils ne lui ſeront favorables que lorſque leur bien-être s'y trouvera intéreſſé. Il en conclut qu'il faut que, pour ſon bonheur, il ſe con-

cilie l'approbation, l'attachement & l'aſſiſtance de ſes ſemblables, qu'il doit leur faire trouver des avantages à ſeconder ſes projets. Procurer ces avantages aux êtres de l'eſpece humaine, c'eſt avoir de la vertu. L'homme raiſonnable ſent donc qu'il eſt de ſon intérêt, d'être vertueux. La vertu n'eſt que l'art de ſe rendre heureux ſoi-même de la félicité des autres. Tel eſt le vrai fondement de toute morale. Le mérite & la vertu ſont fondés ſur la nature de l'homme, ſur ſes beſoins.

L'homme vertueux jouit à chaque inſtant; il lit ſur tous les viſages les droits qu'il s'eſt acquis ſur les cœurs. Le vice eſt forcé de céder à la vertu, dont en rougiſſant il reconnoît la ſupériorité. Si l'homme de bien languit quelquefois mépriſé & ſans récompenſe, il ſe conſole par la

confiance qu'il a de la juſtice de ſa cauſe. Ces appuis ne ſont pas faits pour les méchants, qui ne trouvent dans leurs cœurs que ſoucis, regrets, remords.

CHAPITRE XVI.

Les Erreurs des Hommes ſur ce qui conſtitue le Bonheur, ſont la vraie ſource de leurs maux. Des vains remedes qu'on leur a voulu appliquer.

RIen n'eſt plus frivole que les déclamations d'une ſombre Philoſophie contre le deſir du pouvoir, de la grandeur, des richeſſes, des plaiſirs. Il eſt naturel d'aimer tout ce qui promet des avantages.

C'eſt ſur ces avantages qu'eſt fondé l'autorité d'un pere ſur ſa famille. De même les rangs, les richeſſes, le génie, les talents,

les ſciences n'ont de droits ſur nous qu'en raiſon des avantages qu'ils procurent. Les Rois, les Riches, les Grands, pourront nous en impoſer, nous éblouir; mais ils n'ont droit ſur les cauſes que par les bienfaits.

L'expérience nous apprend que les opinions ſacrées furent la ſource véritable des maux du genre humain. L'ignorance des cauſes naturelles lui créa des Dieux. L'impoſture les lui rendit terribles. Cette idée empêcha les progrès de la raiſon. Il vécut dans l'infortune, parce qu'on lui dit que ces Dieux le condamnoient à être miſérable. Il ne ſongea point à rompre ſes fers, parce qu'on lui fit entendre que la ſtupidité, le renoncement à la raiſon, l'engourdiſſement de l'eſprit, l'abjection de ſon ame, étoient les moyens d'obtenir l'éternelle félicité. Les

Souverains, transformés pour lui en Dieux, lui parurent recevoir en naiſſant le droit de lui commander. La Politique devint l'art fatal de ſacrifier la félicité de tous au caprice d'un ſeul.

Même aveuglement dans la ſcience des mœurs. La Religion fonda la morale, non ſur la nature de l'homme, ſur ſes rapports avec les autres, ſur les devoirs qui en découlent néceſſairement, mais ſur ces rapports imaginaires entre l'homme & des Puiſſances inviſibles. Ces Dieux, toujours peints comme des tyrans, furent les modeles de la conduite des hommes. Quand l'homme fit du mal à ſes ſemblables, il crut avoir offenſé ſon Dieu. Il crut en être quitte en s'humiliant devant lui, en lui faiſant des préſents. La Religion corrompit la morale, & ſes expiations acheverent de la ruiner.

Quand elle voulut combattre les paſſions ; ſes remedes furent dégoûtants. Elle les fit paſſer pour divins, parce qu'ils n'étoient pas faits pour des hommes. La vertu leur parut haïſſable, parce qu'on la préſentoit comme ennemie des plaiſirs des humains. Dans l'obſervation de leurs devoirs, on ne leur fit voir que le ſacrifice de ce qu'ils ont de plus cher, & jamais on ne leur donna des motifs réels pour faire ce ſacrifice. Le préſent l'emporta ſur l'avenir, le viſible ſur l'inviſible ; & l'homme fut méchant, parce que tout lui dit qu'il falloit l'être pour obtenir le bonheur.

Des ſupertitieux attrabilaires, voyant que les objets que nous deſirons ne ſont pas capables de remplir notre cœur, les ont décriés comme nuiſibles, comme odieux, comme abominables. Ils ont voulu que

l'homme

l'homme renoncât à tout plaiſir, en un mot, ſe dénaturât. Aveugles Médecins, qui ont pris pour maladie, l'état naturel de l'homme ! Lui défendre d'aimer & de deſirer, c'eſt vouloir lui enlever ſon être. Nous dire de nous haïr & de nous mépriſer nous-mêmes, c'eſt nous ôter le mobile le plus propre à nous porter à la vertu.

Malgré nos plaintes contre le ſort, il eſt des heureux ſur la terre. Nous y trouvons des Souverains, qui ont l'ambition de rendre les nations fortunées, des ames élevées qui encouragent le mérite, ſecourent l'indigence, des génies occupés du deſir d'arracher l'admiration.

Le pauvre lui-même n'eſt pas exclus du bonheur. Il jouit, par ſes deſirs, plus que le riche, qui ne ſait plus que ſouhaiter. Habi-

tué au travail, il connoît les douceurs du repos. Il reçoit peu d'idées, connoît peu d'objets, a peu de deſirs, &c. &c.

La ſomme des biens ſurpaſſe celle des maux. Nul n'eſt heureux en maſſe, mais l'eſt en détail. Il eſt peu de journées entiérement malheureuſes dans le cours de notre vie. L'habitude rend nos peines plus légeres. La douleur ſuſpendue eſt une jouiſſance. Chaque beſoin eſt un plaiſir au moment où il ſe ſatisfait. L'abſence du chagrin & de la maladie, eſt un état heureux dont nous jouiſſons ſourdement, & ſans nous en appercevoir. L'eſpérance nous aide à ſupporter nos maux; enfin, l'homme qui ſe dit le plus infortuné, ne voit pas arriver la mort ſans effroi, à moins que le déſeſpoir n'ait entiérement défiguré la nature à ſes yeux. En même-temps que la nature nous

refuſe tout bonheur, elle nous ouvre une porte pour ſortir de la vie ; refuſons-nous d'y paſſer, c'eſt que nous trouvons encore du plaiſir à exiſter.

CHAPITRE XVII.

Origine de nos Idées ſur la Divinité.

LE mal eſt néceſſaire à l'homme. Sans le mal, il ne connoîtroit pas le bien ; il ne jugeroit de rien, n'auroit point de choix, de volonté, de paſſion, de deſirs, point de motifs pour rien aimer, ou rien craindre ; il ſeroit un automate ; il ne ſeroit plus un homme.

C'eſt le mal qu'il voit dans le monde, qui l'a fait ſonger à la Divinité. Une foule de maux, d'accidents, de maladies, des déſaſtres, des ébranlements dans notre globe, des altérations, des inondations, des embraſements exciterent chez lui des frayeurs.

Quelles idées a-t-il pu ſe former de la cauſe irréſiſtible qui produiſoit des effets ſi étendus ? Il ne ſoupçonna pas la Nature d'être auteur du déſordre qu'elle éprouvoit elle-même. Ce fut alors que ne voyant pas ſur la terre des agents aſſez puiſſants pour opérer de tels effets, il leva les yeux au Ciel, où il ſuppoſa que réſidoient des agents inconnus, dont l'inimitié détruiſoit ici-bas ſa félicité.

L'idée de ces Agents ſi puiſſants fut toujours aſſociée à celle de la terreur.

Nous ne jugeons jamais des objets que nous ignorons, que d'après ceux que nous connoiſſons. L'homme prête donc, d'après lui-même une volonté, de l'intelligence, du deſſein, des projets, des paſſions, &c. à toute cauſe inconnne, qu'il ſent agir en

lui. Sensible aux soumissions & aux présents, il les employe pour gagner la Divinité.

Le soin des offrandes fut confié aux vieillards ; ces offrandes se faisoient avec appareil. L'appareil se conserva, devint coutume. C'est ainsi que se forma le Culte & le Sacerdoce.

Ces systêmes ont été modifiés par l'esprit humain, dont l'essence est de travailler sans relâche sur les objets inconnus, auxquels il commence toujours par attacher une très-grande importance, & qu'il n'ose ensuite jamais examiner de sang froid.

Par une suite de ces idées, la nature s'est trouvée dépouillée de tout pouvoir. L'homme ne peut concevoir que cette na-

ture le fît ſouffrir, ſi elle n'étoit mue par une puiſſance ennemie de ſon bonheur qui ait des raiſons pour l'affliger & le punir.

CHAPITRE XVIII.

De la Mythologie & de la Théologie.

LA nature eut les premieres adorations des hommes. On ne leur en parla que par des allégories. On perſonnifioit toutes les parties de la nature. Delà un Saturne, un Jupiter, un Apollon, &c. Le Vulgaire ne devine pas que ce fut la nature, ſes parties, ſes opérations, qu'on avoit accablées d'allégories. Bientôt on ne reconnut plus la ſource où on avoit puiſé ces Dieux. On fit de ſon énergie un Etre incompréhenſible, qu'on appella le Moteur de la Nature. On la diſtingua ainſi d'elle-même, & elle ne fut plus regardée que comme une maſſe incapable d'agir.

Il a fallu revêtir cette force motrice de qualités. On ne voyoit point cet être, ou enfin un eſprit, une intelligence, un être incorporel, c'eſt-à-dire une ſubſtance tout-à-fait différente de ce que nous connoiſſons. Les hommes ne pouvoient attacher à cet être que des idées empruntées d'eux-mêmes. Tout ce qu'ils appellent en eux des perfections, fut le modele en petit des perfections divines.

On lui attribua donc une bonté, une ſageſſe, un pouvoir ſans limites d'après ſes bienfaits, d'après l'ordre qu'on crut voir régner dans la nature, d'après les effets merveilleux qu'il y opéroit.

Mais d'un autre côté, comment ne pas lui attribuer de la malice, de l'imprudence, du caprice, à la vue des déſordres & des

maux dont ce monde eſt ſi ſouvent le théâtre? On crut trancher la difficulté, en lui créant des ennemis. Telle eſt l'origine des Anges rébelles. Malgré ſa puiſſance, il ne put les réduire. On le ſuppoſe encore dans ce cas avec les hommes qui l'offenſent.

Cependant, en croyant par-là indiquer la cauſe des miſeres humaines, on ne pouvoit ſe diſſimuler que ſouvent des hommes juſtes avoient été enveloppés dans les châtiments de Dieu.

On prétendit donc que l'homme ayant péché, Dieu pouvoit ſe venger ſur les innocents; tout cela à l'exemple des Souverains iniques, dont les châtiments ſe proportionnent plus à la grandeur & à la puiſſance de l'offenſé, qu'à la grandeur & à la réalité de l'offenſe. Les plus méchants

des hommes ont donc ſervi de modele à Dieu, & le plus injuſte des Gouvernements fut le modele de ſon adminiſtration divine.

CHAPITRE XIX.

Idées confuſes & extraordinaires de la Théologie.

DIeu, dit-on, eſt bon : mais Dieu eſt l'auteur de toutes choſes ; il faut donc lui attribuer tous les maux qui déſolent l'eſpece humaine. Le bien & le mal ſuppoſent deux principes ; ou il faut convenir que, ſi c'eſt le même, il eſt alternativement bon & méchant.

On nous dit qu'il eſt juſte, & que ces maux ſont le châtiment des injures qu'il a reçues des hommes. Ainſi l'homme a le pouvoir de faire ſouffrir ſon Dieu. Mais pour offenſer quelqu'un, il faut des rapports entre

lui & nous. Offenſer quelqu'un, c'eſt lui faire éprouver un ſentiment de douleur ; & comment une foible créature qui a reçu de Dieu ſon être, peut-elle agir contre le gré d'une force irréſiſtible, qui ne conſent jamais au déſordre & au péché ?

La juſtice ſuppoſe une diſpoſition de rendre à chacun ce qui lui eſt dû ; & on nous dit que Dieu ne nous doit rien, qu'il peut, ſans bleſſer ſon équité, plonger l'ouvrage de ſes mains dans l'abyme de la miſere. Ces maux, dit-on, ſont paſſagers, ils n'auront qu'un temps ; mais il eſt donc injuſte, au moins pour quelque temps. C'eſt pour le bien qu'il châtie ſes amis ; mais s'il eſt bon, peut-il les faire ſouffrir, même pour un temps ? S'il ſait tout, qu'a-t-il beſoin d'éprouver ſes favoris dont il n'a rien à craindre ? S'il eſt tout-puiſſant, pourquoi

s'inquiéter des vains complots qu'on voudroit faire contre lui ?

Quel eſt l'homme bon qui ne deſirât de rendre heureux ſes ſemblables ? Pourquoi Dieu ne fait-il pas le bonheur des hommes ? Aucun n'a lieu d'être ſatisfait de ſon ſort... Que répond-on à tout cela ? Les jugements de Dieu ſont impénétrables. En ce cas, de quel droit veut-on en raiſonner ? Sur quel fondement leur attribuer une vertu qu'on ne peut pénétrer ? Quelle idée ſe former d'une juſtice qui ne reſſembla jamais à celle de l'homme ?

Sa juſtice eſt balancée par ſa clémence, ſa miſéricorde, & ſes bontés ; mais ſa clémence eſt une dérogation à ſa juſtice. S'il eſt immuable, peut-il y déroger un inſtant ?

Dieu a, dit-on, créé le monde pour ſa propre gloire. Mais ſupérieur à tout, a-t-il rien à faire pour ſa gloire? L'amour de la gloire n'eſt que le deſir de donner à ſes ſemblables. S'il eſt ſuſceptible de l'amour de la gloire, pourquoi permet-il qu'on l'offenſe? Pour nous punir d'avoir abuſé de ſes graces. Mais pourquoi permet-il qu'on abuſe de ſes graces? ou pourquoi ces graces ne ſont-elles pas ſuffiſantes pour me faire agir ſelon ſes vues? C'eſt qu'il t'a fait libre. Pourquoi m'a-t-il accordé une liberté dont il devoit ſavoir que j'abuſerois?

C'eſt en conſéquence de cette liberté, que la plupart des hommes ſeront punis éternellement des fautes commiſes en ce monde. Mais comment des ſupplices éternels pour un crime paſſager? Que dirions-nous d'un Roi qui puniroit ſans fin un ſujet qui,

dans l'ivreſſe, auroit paſſagérement bleſſé ſa vanité, ſans pourtant lui cauſer aucun préjudice réel, ſur-tout après avoir pris ſoin lui-même de l'enivrer? Regarderions-nous comme tout-puiſſant, un Monarque, qui, à l'exception de quelques fideles ſujets, ſouffriroit tous les jours que le reſte mépriſât ſes loix, l'inſultât, fruſtrât ſes volontés?

On nous répond à cela que les qualités de Dieu ſont ſi éminentes, ſi peu ſemblables aux nôtres, qu'elles n'ont aucun rapport avec ces mêmes qualités, quand elles ſe trouvent dans les hommes. Mais en ce cas, comment s'en former une idée? Pourquoi la Théologie prétend-elle les annoncer?

Mais Dieu a parlé, & s'eſt lui-même fait connoître aux hommes. Quand, & à qui? Où ſont ces divins Oracles? Dans

des

des recueils abſurdes & diſcordants. J'y trouve que le Dieu de la ſageſſe a parlé un langage obſcur, inſidieux, déraiſonnable; que le Dieu de la bonté a été cruel & ſanguinaire; que le Dieu de la juſtice a été injuſte & partial, a ordonné l'iniquite; que le Dieu de miſéricorde deſtina les plus affreux châtiments aux victimes de ſa colere.

Les rapports entre les hommes & Dieu ne pourroient ſe fonder que ſur des qualités morales. Si ces qualités ne ſont pas connues des hommes, elles ne peuvent ſervir de modele à des hommes. Comment les imiter?

Point de proportions entre Dieu & les hommes. Cependant ſans proportions, point de rapports. Si Dieu eſt incorporel, comment agit-il ſur les corps? Comment des corps peuvent-ils agir ſur lui, l'offenſer,

troubler ſon repos, exciter en lui des mouvements de colere? Si le potier s'irrite contre le vaſe qu'il a formé, pour l'avoir mal formé, n'eſt-ce pas à lui-même qu'il devroit s'en prendre?

Si Dieu ne doit rien aux hommes, ceux-ci ne lui doivent rien. Point de rapports qui ne ſoient réciproques; les devoirs ſont fondés ſur les beſoins mutuels. Si Dieu n'a pas beſoin d'eux, il ne peut leur rien devoir, & les hommes ne peuvent l'offenſer. Son autorité n'eſt fondée que ſur le bien qu'il fait aux hommes, & les devoirs de ceux-ci ſur le bien qu'ils attendent de lui. S'il ne leur doit point ce bonheur, tous les rapports ſont anéantis.

En ſuppoſant à Dieu toutes les vertus humaines dans un degré de perfection infi-

nie, peut-on les allier avec ſes attributs métaphyſiques ? Pur eſprit, comment peut-il agir comme l'homme, qui eſt un être corporel ? Un pur eſprit ne voit rien, n'entend ni nos prieres, ni nos cris, ne peut s'attendrir ſur nos miſeres, étant dépourvu des organes par leſquels le ſentiment de la pitié peut s'exciter en nous. Immuable, ſes diſpoſitions ne peuvent changer. Il n'eſt point infini, ſi la nature entiere, ſans être lui, peut exiſter conjointement avec lui. Il n'eſt point tout-puiſſant, s'il permet ou ne prévient pas le mal, & le déſordre de ce monde. Il n'eſt point par-tout, s'il n'eſt point dans l'homme qui peche, ou s'il s'en retire au moment où il commet le péché.

La Révélation prouveroit la malice. Toute révélation ſuppoſe que Dieu a pu laiſſer manquer le genre humain pendant long-temps

des connoiſſances néceſſaires à ſon bonheur faite à un petit nombre, c'eſt une prédilection incompatible avec ſa bonté. La révélation détruiroit ſon immutabilité, puiſqu'elle ſuppoſeroit qu'il auroit fait dans un temps ce qu'il n'a pas fait dans un autre. D'ailleurs, qu'eſt-ce qu'une révélation myſtérieuſe, c'eſt-à-dire qui n'eſt pas faite pour être entendue ? N'y eût-il qu'un ſeul homme qui n'eût pu l'entendre, il n'en faudroit pas davantage pour établir l'injuſtice de Dieu.

CHAPITRE XX.

Examen des Preuves de l'Exiſtence de Dieu données par Clarke.

TOus les hommes, dit-on, s'accordent ſur l'exiſtence d'un Dieu, & le cri de la nature ſuffit pour nous en convaincre : c'eſt une idée innée.

Ce qui prouve que l'idée d'un Dieu eſt une notion acquiſe, c'eſt la nature même de cette notion qui varie d'un ſiecle à l'autre, d'une contrée à une autre, d'un homme à un autre. La preuve que c'eſt une erreur, c'eſt que les hommes ſont parvenus à perfectionner toutes les ſciences qui avoient un objet réel, & que la ſcience de Dieu eſt

reſtée par-tout au même point. Il n'eſt rien ſur quoi les hommes ſoient auſſi partagés.

S'il eſt vrai que chaque nation ait un culte, cela ne prouve point la réalité de cet être. L'univerſalité d'une opinion n'eſt point une preuve de ſa vérité. Tout le monde n'a-t-il pas cru à la magie, aux revenants? Avant Copernic, n'a-t-on pas cru que la terre étoit immobile, & que le ſoleil tournoit autour d'elle?

L'idée de Dieu & de ſes qualités n'a d'autre fondement que l'opinion de nos peres, infuſe en nous par l'éducation, par une habitude contractée dès l'enfance, & fortifiée par l'exemple & l'autorité. C'eſt ainſi que nous croyons que tout homme apporte au monde l'idée de la Divinité.

Nous tenons à ces idées, ſans avoir ja-

mais pris la peine d'y réfléchir nous-mêmes.

Le Docteur Clarke paſſe pour avoir parlé de l'exiſtence de Dieu, de la maniere la plus convaincante.

Ses propoſitions ſe réduiſent à celles-ci :

1°. Quelque choſe a exiſté de toute éternité. Oui, mais quelle eſt cette choſe ? Pourquoi n'eſt-ce pas plutôt la matiere qu'un pur eſprit ? Ce qui exiſte, ſuppoſe dès-lors même que l'exiſtence lui eſt eſſentielle. Ce qui ne peut s'anéantir, exiſte néceſſairement. Telle eſt la matiere. C'eſt donc elle qui a toujours exiſté.

2°. Un Etre indépendant & immuable a exiſté de toute éternité.

D'abord quel eſt cet Etre ? Eſt-il indépendant de ſa propre eſſence ? Non : car il ne peut faire que les êtres qu'il produit, ou qu'il meut, agiſſent autrement que d'après les propriétés qu'il leur a données. D'ailleurs, un corps n'eſt dépendant d'un autre corps, que lorſqu'il lui doit ſon exiſtence & ſa façon d'agir. Ce n'eſt qu'à ce titre que la matiere pourroit être dépendante de lui. Or, ſi elle exiſte de toute éternité, elle ne peut devoir ſon exiſtence à aucun être ; & ſi elle eſt éternelle ou exiſtante par elle-même, il eſt évident qu'en cette qualité, elle renferme en elle, dans ſa nature, tout ce qu'il faut pour agir : donc la matiere, étant éternelle, n'a pas beſoin d'un moteur.

Eſt-il immuable ? Non ; car un être immuable ne pourroit avoir des volontés, ni

produire des actions ſucceſſives. Or, ſi cet Etre a créé la matiere, ou enfanté l'univers, il fut un temps où il voulut que cette matiere & cet univers exiſtaſſent, & un autre où il avoit voulu le contraire; donc il n'eſt point immuable.

3°. Cet Etre éternel, immuable & indépendant, exiſte par lui-même. Mais pourquoi la matiere, qui eſt indeſtructible, n'exiſteroit-elle pas par elle-même ?

4°. L'eſſence de l'être qui exiſte par lui-même, eſt incompréhenſible. Oui; mais telle eſt auſſi l'eſſence de la matiere. Du moins la voyons-nous, & ſommes-nous moins à portée encore de concevoir la Divinité que nous ne pouvons ſaiſir par aucun côté.

5°. L'être qui exiſte néceſſairement par

lui-même, eſt néceſſairement éternel. Mais la matiere auroit cela de commun avec lui. Pourquoi vouloir diſtinguer cet Etre de l'univers ?

6°. L'être qui exiſte par lui-même doit être infini & préſent par-tout. Infini, ſoit ; mais rien ne nous dit que la matiere ne ſoit pas infinie. Pour préſent par-tout, non. La matiere occupe au moins une portion de l'eſpace, & en doit exclure la Divinité.

7°. L'être exiſtant néceſſairement, eſt néceſſairement unique. S'il n'y a rien hors d'un pareil être, il faut bien qu'il ſoit unique ; mais peut-on nier l'exiſtence de l'univers ?

8°. L'être exiſtant par lui-même, eſt né-

ceſſairement intelligent. Mais l'intelligence eſt une qualité humaine. Pour avoir de l'intelligence, il faut penſer; pour penſer, il faut avoir des idées, il faut avoir des ſens; quand on a des ſens, on eſt matériel; & quand on eſt matériel, on n'eſt point un pur eſprit. Mais cet Etre, ce grand tout, a-t-il une intelligence particuliere qui le meuve? Pourquoi ne point accorder cette intelligence à la nature, puiſqu'elle renferme des êtres intelligents?

9°. L'Etre exiſtant par lui-même eſt un agent libre. Mais ne trouve-t-il pas des obſtacles dans l'exécution de ſes projets? Veut-il que le mal ſe faſſe, ou ne peut-il l'empêcher? Dans ce cas, ou il n'eſt pas libre, ou il conſent au péché. D'ailleurs, il ne peut agir qu'en conſéquence des loix de ſon exiſtence. Sa volonté eſt néceſſitée

par la ſageſſe & les vues qu'on lui ſuppoſe. Il n'eſt donc pas libre.

10°. La cauſe ſuprême de toutes choſes poſſede une puiſſance infinie. Mais ſi l'homme eſt libre de pécher, que devient la puiſſance infinie de Dieu?

11°. L'Auteur de toutes choſes doit néceſſairement être ſage. Mais s'il eſt auteur de tout, il eſt celui de beaucoup d'actions que nous jugeons très-déraiſonnables.

12°. La cauſe ſuprême doit néceſſairement poſſéder toutes les perfections morales. L'idée de perfection eſt une idée abſtraite. Ce n'eſt que relativement à notre façon de voir, qu'une choſe nous paroît parfaite. Nous paroît-il parfaitement bon, quand nous ſommes bleſſés de ſes ouvrages, &

forcés de nous plaindre des maux que nous éprouvons ? L'eſt-il relativement à ſes œuvres, quand nous voyons à côté de l'ordre le déſordre le plus complet ?

Si l'on prétend que Dieu n'eſt rien de ce que l'homme peut connoître, ſi l'on n'en peut rien dire de poſitif, il eſt au moins permis de douter qu'il exiſte. S'il eſt incompréhenſible, peut-on nous reprocher de ne l'avoir pas conçu ?

On nous dit que le bon ſens & la raiſon ſuffiſent pour nous convaincre de ſon exiſtence. Mais on nous dit auſſi que la raiſon eſt un guide infidele en ces matieres. D'ailleurs, la conviction n'eſt jamais que l'effet de l'évidence & de la démonſtration.

CHAPITRE XXI.

Examen de quelques autres preuves données de l'exiſtence de Dieu.

ON nous oppoſe que d'une néceſſité phyſique & aveugle qui ſeroit par-tout & toujours la même, il ne pourroit ſortir aucune variété dans les êtres; que la diverſité que nous voyons, ne peut venir que des idées & de la volonté d'un être qui exiſte néceſſairement.

Pourquoi cette diverſité ne viendroit-elle pas de cauſes naturelles, d'une matiere agiſſante par elle-même, & dont le mouvement rapproche & combine les éléments variés & analogues ? Le pain ne vient-il pas de

la combinaiſon de la farine, du levain & de l'eau ? Quant à la néceſſité aveugle, c'eſt celle dont nous ignorons l'énergie.

Mais, dit-on, ces mouvements réglés, cet ordre admirable qu'on voit régner dans l'univers, ces bienfaits dont les hommes ſont comblés, annoncent une ſageſſe, une intelligence, &c.... Ces mouvements ſont des ſuites des loix de la nature, bien réglés, ſelon nous, tant qu'ils nous ſont utiles, mal quand ils ont ceſſé de l'être.

On prétend que les animaux ſont une preuve d'une cauſe puiſſante de leur exiſtence. L'accord admirable de leurs parties, &c.... Nous ne pouvons douter de la puiſſance de la nature. Mais ſont-ils pour cela l'ouvrage d'un Dieu immuable. Ils s'alterent ſans ceſſe, & finiſſent par ſe détruire.

Si ce Dieu ne peut faire autrement, il n'eſt ni libre, ni puiſſant; s'il change de volonté, il n'eſt pas immuable; s'il permet que des machines qu'il a rendues ſenſibles éprouvent de la douleur, il manque de bonté; s'il n'a pu rendre ſes ouvrages plus ſolides, il manque d'habileté.

L'homme qui ſe croit le chef-d'œuvre de la nature, prouveroit l'incapacité ou la malice de ſon Auteur prétendu. Sa machine eſt plus ſujette au dérangement, que celle des êtres les plus groſſiers. Qui eſt-ce qui n'aimeroit pas mieux être un animal, ou une pierre, lors de la perte d'un objet aimé? Ne vaudroit-il pas mieux être une maſſe inanimée, qu'un ſuperſtitieux tremblant ſous le joug de ſon Dieu, & qui prévoit encore les tourments éternels d'une vie future?

Eſt-il poſſible, dit-on, de concevoir l'univers, ſans un ouvrier qui l'ait formé, & qui veille à ſon ouvrage ? Si l'on portoit une montre ou une ſtatue à un ſauvage qui n'en auroit jamais vu, il ne pourroit s'empêcher d'y reconnoître l'ouvrage d'un ouvrier habile.

1°. La nature eſt très-puiſſante & très-induſtrieuſe ; mais nous ne comprenons pas plus comment elle a pu produire une pierre, ou un métal, qu'une tête organiſée comme celle de Newton. La nature peut tout ; & dès qu'une choſe exiſte, c'eſt une preuve qu'elle l'a pu faire. Ne concluons pas que les ouvrages de la nature qui nous étonnent le plus, ne lui appartiennent point.

2°. Le ſauvage à qui on portera une montre, ou une ſtatue, aura ou n'aura pas des

idées de l'induſtrie humaine. S'il en a, il jugera qu'elles peuvent être l'ouvrage d'un être de ſon eſpece ; s'il n'en a pas, il croira que ce ne peut être l'ouvrage d'un homme. Ainſi il attribuera ces effets étrangers à un génie, à un eſprit, c'eſt-à-dire à une force inconnue, à qui il ſuppoſera un pouvoir que n'ont point les êtres de ſon eſpece. Par-là il ne prouvera rien, ſinon qu'il ne ſait pas ce qu'un homme eſt capable de produire.

3°. Le ſauvage ouvrant la montre, l'examinant, verra qu'elle ne peut être que l'ouvrage d'un homme. Il verra qu'il differe des productions immédiates de la nature, à qui il n'a point vu produire des roues faites d'un métal poli. Il ſe gardera de penſer qu'un ouvrage matériel ſoit l'effet d'une cauſe immatérielle. En voyant le monde, nous reconnoiſſons une cauſe matérielle des

phénomenes qui s'y paſſent, & cette cauſe, c'eſt la nature, dont l'énergie ſe montre à ceux qui l'étudient.

Qu'on ne diſe pas que c'eſt-là attribuer tout à une cauſe aveugle, au concours fortuits des atômes, au haſard. Nous n'appellons cauſes aveugles, que celles que nous ne connoiſſons pas ; fortuites, les effets dont nous ne connoiſſons point les cauſes. Nous attribuons au haſard, les effets dont nous ne voyons point la liaiſon néceſſaire avec leurs cauſes. La nature n'eſt point une cauſe aveugle, n'agit point au haſard. Tout ce qu'elle produit, eſt néceſſaire, & n'eſt jamais qu'une ſuite de ſes loix immuables. Il peut bien y avoir de l'ignorance de notre part : mais les mots Eſprit, Dieu, Intelligence, ne remédieront point à cette ignorance ; ils ne feront que la redoubler.

Cela ſert de réponſe à l'objection éternelle qu'on fait aux partiſans de la nature, de tout attribuer au haſard. Le haſard eſt un mot vuide de ſens, qui n'indique que l'ignoranee de ceux qui l'employent. Un ouvrage régulier ne peut, dit-on, être dû aux combinaïſons du haſard : jamais on ne parviendra à faire un Poëme tel que l'Iliade, avec des Lettres jettées & combinées au haſard. Non, ſans doute : c'eſt la nature qui combine, d'après des loix certaines, une tête organiſée de maniere à faire un Poëme. C'eſt la nature qui donne un cerveau, un tempérament, une imagination telle, qu'une tête comme celle d'Homere, placée dans les mêmes circonſtances, produira néceſſairement, & non au haſard, le Poëme de l'Iliade, à moins qu'on ne voulût nier que des cauſes, ſemblables en tout, duſſent produire des effets parfaitement identiques.

Tout eſt effet des combinaiſons de la nature. Ce que nous voyons de plus admirable dans ſes productions, n'eſt qu'un effet naturel de ſes parties diverſement arrangées.

CHAPITRE XXII.

Du Déïſme, du Syſtême de l'Optimiſme, & des Cauſes finales.

QUand Dieu exiſteroit, qu'en peut-il réſulter pour l'eſpece humaine, même en lui ſuppoſant de l'intelligence & des vues? Quel rapport un pareil être peut-il avoir avec nous? Les bons ou mauvais effets que nous imaginerons partir de ſa toute-puiſſance & de ſa providence, ſeront-ils moins des effets de ſa ſageſſe, de ſa juſtice, de ſes décrets éternels? Pouvons-nous ſuppoſer qu'il changera ſon plan pour nous? Vaincu par nos prieres, fera-t-il que le feu ceſſe de brûler, que la fievre, &c. qu'un

édifice qui tombe en ruine, ne nous écraſe de ſa chûte quand nous paſſerons à côté de lui ? S'il eſt forcé de donner un libre cours aux événements que ſa ſageſſe a préparés, que pouvons-nous lui demander ? Nous ſerions des inſenſés de vouloir nous y oppoſer.

L'Enthouſiaſte heureux me dira : Pourquoi m'ôter un Dieu que je vois ſous les traits d'un Souverain rempli de bonté, dont je ſuis le favori, qui s'occupe de mon bien-être ? Laiſſez-moi le remercier de ſes bienfaits. Pourquoi, dira l'infortuné, m'ôter un Dieu, dont l'idée conſolante tarit la ſource de mes pleurs ?

Je leur répondrai, en leur demandant ſur quoi ils fondent la bonté qu'ils lui at-

tribuent ? Eſt-il bienfaiſant pour tous les hommes ? Pour un heureux, combien d'infortunés ! Combien de calamités pendant leſquelles il eſt ſourd à nos prieres ? Il faudra donc que chaque homme en juge d'après la façon particuliere dont il ſera affecté, qu'il en juge même ſuivant les circonſtances.

Les Enthouſiaſtes de l'Optimiſme ſemblent avoir renoncé au témoignage de leurs ſens, pour trouver que tout eſt bien dans une nature, ou le bien eſt ſans ceſſe accompagné de mal. C'eſt, dit-on, le but de tout. Mais le tout ne peut avoir de but; car s'il avoit un but, il ne ſeroit plus le tout.

Dieu, continue-t-on, ſaura tirer avantage

pour nous, des maux qu'il nous laiſſe éprouver en ce monde. Mais qu'en ſait-on ? Comment croire que Dieu nous ayant ſi maltraités ici-bas, nous traitera mieux ailleurs ? Quel bien réel peut-il réſulter de ces ſtérilités, de ces famines qui déſolent la terre ? On eſt forcé d'imaginer une nouvelle vie, pour diſculper la Divinité des maux qu'elle nous fait éprouver dans celle-ci.

Les uns ſuppoſent que Dieu, après avoir fait ſortir la matiere du néant, l'a abandonnée pour toujours au mouvement qu'il lui a imprimé. Ils n'ont beſoin d'un Dieu que pour enfanter la nature : cela fait, il vit dans une parfaite indifférence pour ſes créatures. Mais ce Dieu eſt un être inutile aux hommes.

D'autres ſuppoſent des devoirs de l'homme envers ſon créateur. Quelques-uns imaginent qu'étant juſte, il doit récompenſer & punir. Ils font un homme de leur Dieu. Mais ces attributs moraux ſe démentent à chaque inſtant, dès qu'on le ſuppoſe l'auteur de toutes choſes, & par conſéquent l'auteur du bien & du mal. Autant vaut-il tout croire.

Aimez-vous mieux, dira-t-on, dépendre d'une nature aveugle, que d'un être bon, ſage & intelligent ?

Mais 1°. notre intérêt ne décide point de la réalité des choſes. 2°. Cet être ſi bon & ſi ſage nous eſt préſenté comme un tyran déraiſonnable, & il ſeroit plus avantageux pour l'homme de dépendre d'une nature aveugle. 3°. La nature bien étudiée nous

fournit ce qu'il nous faut pour être heureux autant que notre essence le comporte. Elle nous apprend les moyens propres à notre bonheur.

CHAPITRE XXIII.

Examen des Avantages qui réſultent pour les Hommes de la notion de la Divinité, ou de ſon influence ſur la Morale, la Politique, les Sciences, le bonheur des nations & des individus.

D'Abord la Morale, qui n'a pour objet que l'homme, voulant ſe conſerver, & vivant en ſociété, n'a rien de commun avec ces ſyſtêmes. Il trouve en lui-même des motifs de modérer ſes paſſions, de réſiſter à ſes penchants vicieux, de ſe rendre utile & cher à des êtres dont il a un beſoin continuel.

D'un autre côté, ces ſyſtêmes qui nous peignent Dieu comme un tyran, ne peuvent nous le préſenter pour modele de notre conduite. Il eſt jaloux, vindicatif, intéreſſé, &c. auſſi la Religion diviſe-t-elle les hommes. Ils ſe diſputent, ſe perſécutent, &c., ſans ſe reprocher les crimes qu'ils commettent pour la cauſe de Dieu.

Même eſprit de vertige dans les cultes. On ne parle que de victimes, & le pur eſprit des Chrétiens veut que, pour appaiſer ſa fureur, on égorge ſon propre Fils.

Il faut aux hommes une morale humaine, fondée ſur la nature de l'homme, ſur l'expérience, ſur la raiſon.

Eſt-ce dans les Prêtres que nous trouverons des vertus bien réelles? Des hommes,

ſi perſuadés de l'exiſtence de Dieu, en ſont-ils moins amis de la débauche, de l'intempérance, &c.? A voir leur conduite, on croiroit qu'ils ſont parfaitement détrompés de l'opinion d'un Dieu.

L'idée d'un Dieu vengeur & rénumérateur, en impoſe-t-elle plus à ces Princes qui fondent leur pouvoir ſur la Divinité même? Sont-ce des Athées, que ces Monarques injuſtes & ſans remords, qui portent la déſolation avec eux? Ils atteſtent le nom de Dieu, prêts à violer leurs ſerments, dès que l'intérêt l'exigera.

Les mœurs des peuples en ſont-elles devenues meilleures? La Religion leur tint lieu de tout. Ses Miniſtres, contents de maintenir les dogmes & les uſages utiles à

leurs intérêts, n'ont fait que multiplier des maximes gênantes, afin de mettre à profit les tranſgreſſions même de leurs eſclaves. Monopole d'expiations, trafic des graces d'en-haut, &c. voilà ce qui fit la Religion. Les mots, dépourvus de ſens, d'impiété, de ſacrilege, de blaſphême, d'héréſie, furent inventés. Ces crimes prétendus ſont ceux que l'on punit avec le plus d'atrocité.

Que peut devenir la jeuneſſe ſous de tels inſtituteurs ? On empoiſonne l'homme, dès l'enfance, de notions inintelligibles ; on trouble ſon eſprit par des fantômes ; on lui rétrécit le génie par des dévotions machinales ; on le prévient contre la raiſon & la vérité.

L'éducation religieuſe forme-t-elle des

citoyens, des peres de famille, des époux? La Religion y eſt miſe au-deſſus de tout. On dit au fanatique, qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes. Il croit en conſéquence pouvoir ſe révolter contre le Prince, abandonner ſa femme, &c. toutes les fois qu'il s'agit des intérêts du Ciel.

Quels avantages les nations n'euſſent-elles pas retirés, ſi on eût dirigé l'éducation vers des ſujets utiles! Quelles connoiſſances précieuſes! &c. &c.

Malgré l'éducation religieuſe, que d'hommes vicieux, enchaînés par des habitudes criminelles! Malgré cet enfer, dont l'idée ſeule fait trembler, des hommes diſſolus & ſans mœurs rempliſſent les Villes. Ils reculeroient d'horreur, ſi on leur montroit le moindre

moindre doute ſur l'exiſtence de Dieu. Au ſortir de ce Temple où l'on vient de ſacrifier, de débiter des oracles divins, d'épouvanter le crime au nom du Ciel, chacun retourne à ſes vices.

Et ces aſſaſſins, ces voleurs, à qui les loix arrachent la vie, ſont-ce des incréduſes, ou des Athées ? Ces malheureux croyent en Dieu. On leur a toujours parlé de lui, des châtiments qu'il deſtine aux crimes. Mais un Dieu caché, & ſes châtiments lointains ne peuvent empêcher des excès que des ſupplices préſents & aſſurés ſont incapables de prévenir.

Le même homme qui craindroit de faire le moindre crime en la préſence d'un homme, ſe permet tout, quand il croit n'être vu que de ſon Dieu, tant l'idée de Dieu

eſt inſuffiſante contre les paſſions des hommes.

Le pere le plus religieux dans les avis qu'il donne à ſon fils, lui parle-t-il toujours d'un Dieu vengeur? Sa ſanté dérangée par la débauche, ſa fortune délabrée par le jeu, les châtiments de la ſociété, voilà les motifs qu'il employe.

L'art de gouverner les hommes n'eſt point l'art de les tromper, de les tyranniſer; conſultons la raiſon, & nous montrerons à l'homme que, pour être heureux, il ne doit chercher qu'à conſerver ſon bien-être & celui des autres; ce qui conſtitue la vertu.

Les idées de la Divinité ſont donc auſſi inutiles que contraires à la ſaine morale. Elles ne procurent pas plus d'avantages aux

ſociétés, qu'aux individus. Ceux qui s'occupent de ces fantômes, vivront dans des tranſes continuelles. Ils négligeront les objets les plus dignes de les intéreſſer, paſſeront leurs triſtes jours à gémir, à prier, à expier. Ils croiront appaiſer un Dieu colere, en ſe faiſant tous les maux qu'ils pourront inventer. Quel fruit la ſociété retire-t-elle des notions lugubres de ces pieux inſenſés? Ils ſont, ou des miſanthropes inutiles au monde & nuiſibles à eux-mêmes, ou des fanatiques qui troublent les nations. Si quelques enthouſiaſtes paiſibles trouvent des conſolations dans leurs idées religieuſes, il en eſt des millions, plus conſéquents à leurs principes, qui ſont malheureux toute leur vie. Sous un Dieu redoutable, un dévot tranquille eſt un homme qui n'a point raiſonné.

CHAPITRE XXIV.

Les Notions théologiques ne peuvent être la baſe de la Morale. Parallele de la Morale théologique, & de la Morale naturelle. La Théologie nuit aux progrès de l'eſprit humain.

CE ne ſont point des opinions arbitraires & inconſéquentes, des notions contradictoires, des ſpéculations abſtraites & inintelligibles, qui peuvent ſervir de baſe à la ſcience des mœurs. Ce ſont des principes évidents, déduits de la nature de l'homme, fondés ſur l'expérience & la raiſon. La morale eſt faite pour être invariablement la

même, & point du tout pour ſuivre les caprices de l'imagination, des paſſions, des intérêts de l'homme. Elle doit être ſtable & égale pour tous les individus, ſans varier d'un pays & d'un temps à l'autre. C'eſt donc ſur les ſentiments univerſels, inhérents à notre nature, qu'il faut fonder la morale, qui n'eſt que la ſcience des devoirs de l'homme vivant en ſociété. En un mot, il lui faut donner pour baſe la néceſſité des choſes.

La Théologie a donc eu tort de penſer que le beſoin, le deſir du bonheur, l'intérêt évident des ſociétés & des individus ſeroient des motifs impuiſſants. En faiſant découler la morale d'un Dieu, on la ſoumit aux paſſions des hommes; en voulant la fonder ſur une chimere, on la fonda ſur rien.

La morale de ce Dieu, par les différences qu'on lui ſuppoſe, varie d'homme à homme, d'une contrée à une autre, ſelon l'imagination différente de chacun.

Comparez la morale religieuſe avec celle de la nature, elle la contredit à chaque inſtant. La nature invite l'homme à s'aimer, à ſe conſerver, à augmenter inceſſamment la ſomme de ſon bonheur : la Religion lui ordonne d'aimer uniquement un Dieu redoutable, de ſe déteſter lui-même, de ſacrifier à ſon idole effrayante les plaiſirs les plus doux de ſon cœur. La nature dit à l'homme de conſulter ſa raiſon ; la Religion lui dit que cette raiſon eſt un guide infidele. La nature lui dit de chercher la vérité ; la Religion, de la craindre, & de ne rien examiner. La nature dit à l'homme d'ê-

tre ſociable, d'aimer ſes ſemblables; la Religion lui dit de fuir la ſociété, de ſe détacher des créatures. La nature dit à l'époux d'être tendre; la Religion lui fait regarder le mariage comme un état de ſouillure & d'imperfection. La nature dit au pervers de fuir ſon penchant honteux qui influeroit ſur ſa félicité; la Religion, en lui défendant le crime, lui en promet l'expiation, en s'humiliant aux pieds de ſes Miniſtres, par des ſacrifices, des offrandes, des pratiques & des prieres.

L'eſprit humain, aveuglé par la Théologie, n'a fait preſqu'aucun pas en-avant. La Logique a été employée à prouver les contradictions les plus palpables. La Théologie a ſervi à donner aux Souverains des idées fauſſes de leurs droits, qu'elle leur dit tenir de Dieu. Les loix furent ſoumiſes au ca-

prices de la Religion. Il ne fut permis à la Phyſique, à l'Hiſtoire naturelle, à l'Anatomie, de rien voir qu'à travers les yeux de la ſuperſtition. Les faits les plus évidents furent rejettés & proſcrits, dès qu'on ne put les faire cadrer avec les hypotheſes de la Religion.

Eſt-ce réſoudre une queſtion dans la Phyſique, que de dire qu'un phénomene, un volcan, un déluge, ſont des ſignes de la colere divine ? Au-lieu d'attribuer à la colere divine les guerres, les famines, n'étoit-il pas plus utile & plus vrai de montrer aux hommes que ces maux étoient dus à leur propre folie, à la tyrannie de leurs Princes ? On auroit cherché alors dans une adminiſtration plus raiſonnable, les moyens d'écarter de pareils fléaux. L'expérience ne devroit-elle pas avoir détrompé les

mortels des remedes ſurnaturels, des expiations, des prieres, des ſacrifices, des jeûnes, des proceſſions, qui n'ont jamais rien produit pour eux ?

CHAPITRE XXV.

Que les Hommes ne peuvent jamais rien conclure des idées qu'on leur donne de la Divinité. De l'inconſéquence & de l'inutilité de leur conduite à ſon égard.

En ſuppoſant une intelligence telle que la Théologie nous l'annonce, il faudra convenir que nul homme ne remplit les vues de la Providence. Dieu veut qu'on la connoiſſe, & les Théologiens eux-mêmes ne peuvent s'en faire une idée : mais en accordant qu'ils le connoiſſent ; que ſon exiſtence, ſon eſſence & ſes attributs leur ſoient pleinement démontrés, le reſte des hommes jouit-il du même avantage ?

Peu d'hommes ſont capables d'une méditation profonde & ſuivie. Le peuple, forcé de travailler pour vivre, réfléchit-il jamais? Les grands, les gens du monde, les femmes, les jeunes gens, occupés de leurs affaires, de leurs paſſions, de leurs plaiſirs, penſent auſſi rarement que le vulgaire. Il n'eſt peut-être pas deux hommes ſur cent mille, qui ſe ſoient demandé ſérieuſement ce qu'ils entendent par le mot Dieu, tandis qu'il eſt très-rare de trouver des perſonnes pour qui l'exiſtence de Dieu ſoit un problême. Cependant la conviction ſuppoſe l'évidence, qui, ſeule, peut procurer la certitude. Où ſont donc les hommes convaincus de l'exiſtence de Dieu? Ce n'eſt que ſur parole, que des peuples entiers adorent le Dieu de leurs peres & de leurs Prêtres. L'autorité, la confiance & l'habitude leur tiennent lieu de conviction & de preuves.

Tout eſt fondé ſur l'autorité, tout défend l'examen & le raiſonnement.

N'eſt-ce donc que pour des Prêtres & des inſpirés, qu'eſt réſervée la conviction de l'exiſtence d'un Dieu, qu'on dit néanmoins ſi néceſſaire au genre humain? Eux-mêmes ſont-ils d'accord ſur ſon compte? Y a-t-il là-deſſus une unanimité telle que nous la trouvons quand il s'agit des connoiſſances, des arts les plus futiles? Si Dieu veut être connu, chéri, remercié, que ne ſe montre-t-il à toute la terre d'une façon moins équivoque, plus capable de nous convaincre que ces révélations qui ſemblent l'accuſer de partialité? N'a-t-il donc pas d'autres moyens que les métamorphoſes? Pourquoi ſon nom, ſes attributs, ſes volontés n'ont-ils pas été écrits en caracteres également liſibles pour tous les hommes?

La Théologie, à force de qualités contradictoires, a mis ſon Dieu dans l'impoſſibilité d'agir. Quand il exiſteroit avec les attributs ſi diſcordants qu'on lui donne, on ne peut en rien conclure pour autoriſer la conduite ou les cultes qu'on preſcrit de lui rendre.

Si infiniment bon, pourquoi le craindre? Si infiniment ſage, de quoi nous inquiéter ſur notre ſort? S'il ſait tout, pourquoi l'avertir de nos beſoins, & le fatiguer par nos prieres? S'il eſt par-tout, pourquoi des temples? S'il eſt maître de tout, pourquoi des ſacrifices & des offrandes? S'il eſt juſte, comment croire qu'il punira ſes créatures qu'il a remplies de foibleſſe? Si ſa grace fait tout en elles, pourquoi les récompenſer? Si tout-puiſſant, comment l'offenſer, comment lui réſiſter? Si raiſonnable, comment ſe met-

troit-il en colere contre des aveugles à qui il a laiſſé la faculté de raiſonner ? Si immuable, comment prétendrions-nous faire changer ſes décrets ? Si inconcevable, pourquoi nous en vouloir former une idée ?

D'un autre côté, s'il eſt colere, vindicatif & méchant, nous n'en ſerons pas plus autoriſés à lui adreſſer des vœux. Si c'eſt un tyran, comment l'aimer ? comment aimer un maître qui donneroit à ſes eſclaves la liberté de l'offenſer, afin de les trouver en défaut, & les punir avec la derniere barbarie ? S'il eſt tout-puiſſant, comment nous ſouſtraire aux effets de ſa colere ? S'il ne peut changer, comment échapper à notre deſtinée ?

Ainſi, ſous quelque point de vue que nous l'enviſagions, nous n'avons ni culte à lui rendre, ni prieres à lui faire.

S'il exiſtoit un Dieu ; ſi ce Dieu étoit un être rempli d'équité, de raiſon & de bonté, que pourroit craindre un Athée vertueux, qui, croyant au moment de ſa mort s'endormir pour toujours, ſe trouveroit en préſence d'un Dieu qu'il auroit méconnu & négligé pendant ſa vie?

O Dieu! diroit-il, qui t'es rendu inviſible, Etre inconcevable que je n'ai pu découvrir, pardonne ſi l'entendement borné que tu m'as donné, n'a pu te reconnoître! Pouvois-je, à l'aide de mes ſens, découvrir ton eſſence ſpirituelle? Mon eſprit, n'a pu plier ſous l'autorité de quelques hommes qui ſe reconnoiſſoient auſſi peu éclairés que moi, & qui ne s'accordoient entre eux que pour me crier de leur ſacrifier la raiſon que tu m'avois donnée. Mais, ô Dieu, ſi tu chéris tes créatures, je les ai chéries comme

toi. Si la vertu te plaît, mon cœur l'a toujours honorée. J'ai consolé l'affligé. Je n'ai point dévoré la substance du pauvre. J'ai été juste, bon, sensible...

Souvent, en dépit de tous les raisonnements, des dispositions momentanées ramenent l'homme aux préjugés de l'enfance. C'est sur-tout dans les maladies, aux approches de la mort. On tremble, parce que la machine est affoiblie. Le cerveau est incapable de faire ses fonctions ; on déraisonne. Nos systêmes éprouvent les variations de notre corps.

CHAPITRE

CHAPITRE XXVI.

Apologie des Sentiments contenus dans cet Ouvrage. De l'Impiété. Exiſte-t-il des Athées ?

ON friſſonne au ſeul nom d'Athée ; mais qu'eſt-ce donc qu'un Athée ? Un homme qui détruit des chimeres nuiſibles au genre-humain, pour ramener les hommes à la nature, à l'expérience, à la raiſon ; qui n'a pas beſoin de recourir à des puiſſances idéales, pour expliquer les opérations de la nature.

Suivant les Théologiens, il y a de la démence à ſuppoſer à la nature un mouve-

ment incompréhenſible. Eſt-ce donc un délire de préférer le connu à l'inconnu, de conſulter l'expérience, le témoignage de ſes ſens, de s'adreſſer à la raiſon, & de préférer ſes oracles aux déciſions de quelques ſophiſtes qui avouent eux-mêmes ne rien comprendre au Dieu qu'ils annoncent?

En voyant le déchaînement qu'excitent chez eux les opinions des Athées, n'eſt-on pas en droit de ſe défier de la bonté de leur cauſe? Tyrans des eſprits, ce ſont eux qui diffament la Divinité, en diſant qu'elle eſt cruelle, altérée du ſang des malheureux. Ce ſont eux qui ſont les vrais impies. Etre impie, c'eſt inſulter un Dieu qu'on croit; celui qui ne connoît point la Divinité, ne peut lui faire injure, ni par conſéquent être appellé impie.

D'un autre côté, être pieux, c'eſt ſervir

la patrie, être utile à ſes ſemblables, obſerver les loix de la nature. Un Athée peut donc être pieux, honnête & vertueux, quand ſa conduite ne s'écartera pas de ces loix que la nature & la raiſon lui preſcrivent.

On ne voit pas, dit-on, tomber dans l'athéïſme, des hommes qui ont lieu d'eſpérer que l'état à venir ſera pour eux un état de bonheur. C'eſt l'intérêt des paſſions, & la crainte des châtiments, qui, ſeuls, font les Athées. Mais l'homme qui cherche à s'éclaircir, qui conſulte ſa raiſon, à qui cette raiſon imprime les idées de toutes les vertus, n'eſt pas celui qu'on doit ſuppoſer dans le cas de renoncer plus qu'un autre à une vie future, & d'en craindre les châtiments.

Il eſt vrai que les Athées ſont rares, parce que l'enthouſiaſme a ébloui les eſprits, & que l'erreur a fait de tels progrès, que peu d'hommes ont le courage de vouloir ſe détromper. Cependant, ſi, par Athées, on entend des hommes guidés par l'expérience & le témoignage de leurs ſens, qui ne voyent dans la nature que ce qui s'y trouve réellement; ſi, par Athées, on entend des Phyſiciens, qui, ſans reçourir à une force chimérique, croyent pouvoir tout expliquer par les loix du mouvement; ſi, par Athées, on entend des gens qui ne ſavent ce que c'eſt qu'un eſprit, qui rejettent un fantôme, dont les qualités diſparates ne peuvent que troubler le genre humain, il n'eſt pas douteux qu'il exiſte bien des Athées, & qu'il y en auroit davantage, ſi les lumieres de la ſaine phyſique & de la droite raiſon étoient plus répandues.

Un Athée eſt un homme qui ne croit pas l'exiſtence d'un Dieu. Or, perſonne ne peut être ſûr de l'exiſtence d'un être qu'il ne conçoit pas, & que l'on dit réunir des qualités incompatibles. Dans ce ſens, bien des Théologiens ſeroient Athées, ainſi que tous ces peuples crédules, qui, ſur parole, ſe mettent à genoux devant un être dont ils n'ont d'autre idée que celle qui leur eſt donnée par des gens qui avouent n'y rien comprendre eux-mêmes.

CHAPITRE XXVII.

L'Athéïſme eſt-il compatible avec la Morale?

SI l'Athée nie l'exiſtence de Dieu, il ne peut nier ſon exiſtence propre, ni celle des êtres ſemblables à lui. Il ne peut douter des rapports qui ſubſiſtent entre eux, ni de la néceſſité des devoirs qui découlent de ces rapports. Il ne peut donc douter des principes de la morale, qui n'eſt que la ſcience des rapports ſubſiſtants entre les êtres vivants en ſociétés. S'il paroît oublier ſes principes moraux, il ne s'enſuivra pas qu'ils ſont faux. Il peut être inconſéquent à ſes principes; mais le Philoſophe incrédule n'eſt pas ſi re-

doutable qu'un Prêtre enthouſiaſte. Croit-on qu'un Athée, parce qu'il ne craint pas la vengeance de Dieu, ſe permettra tous les excès les plus nuiſibles à lui-même, & les plus dignes de châtiments?

Seroit-on plus heureux ſous un Tyran qui croiroit en Dieu, combleroit les Prêtres de préſents, & s'humilieroit à leurs pieds, que ſous un Tyran qui ſeroit Athée? Au moins n'y auroit-il pas à craindre des vexations religieuſes; au moins ce nom de Dieu, dont le Monarque ſe ſert pour donner un éclat divin à ſa perſonne, ne pourroit-il pas ſervir d'excuſe aux perſécutions du Tyran: au moins n'auroit-il pas l'eſpérance de l'expiation de ſes crimes, que lui promet la Religion.

Il y eut beaucoup d'inconvénients à faire

dépendre la morale de l'exiſtence d'un Dieu. Des ames corrompues venant à découvrir la fauſſeté de ces ſuppoſitions, crurent que la vertu comme les Dieux n'étoient qu'une chimere, & qu'il n'y avoit point en ce monde de raiſon pour la pratiquer. Cependant c'eſt comme êtres vivants en ſociété, que la morale nous oblige. Soit qu'il exiſte un Dieu, ou non, nos devoirs ſeront les mêmes.

Si donc il s'eſt trouvé des Athées qui ont nié la diſtinction du bien & du mal, c'eſt qu'ils n'ont pas raiſonné. Elle eſt fondée ſur la nature de l'homme, qui oblige à chercher le bien-être, & à fuir la douleur. Demandez à un homme aſſez inſenſé pour nier la différence du vice & de la vertu, s'il lui ſeroit égal d'être battu, volé, calomnié, trahi, inſulté; ſa réponſe vous prou-

vera qu'il met de la différence entre les actions des hommes, & que la diſtinction du bien ou du mal ne dépend ni des conventions des hommes, ni des idées qu'on peut avoir de la Divinité, ni des récompenſes ou châtiments d'une autre vie.

Un Athée qui ne connoît que ſon exiſtence actuelle, doit au moins deſirer de la voir heureuſe. L'athéïſme, dit Bacon, rend l'homme plus prévoyant ſur lui-même, comme ne voyant rien au-delà des bornes de cette vie. Les hommes habitués à méditer & à faire leur plaiſir de l'étude, ne ſont pas des citoyens dangereux.

Des gens détrompés de la Religion prétendent qu'elle eſt néceſſaire au peuple, qui, ſans cela, ne pourroit être contenu.

Mais la Religion influe-t-elle ſur les mœurs du peuple, d'une maniere vraiment utile? Elle l'aſſervit ſans le rendre meilleur; elle en fait des ſtupides, qui ne connoiſſent d'autre vertu qu'une aveugle ſoumiſſion à des pratiques futiles auxquelles ils attachent bien plus de prix qu'aux vertus réelles, & à la morale qu'on ne leur a jamais fait connoître. Des enfants ignorants ne ſont intimidés que pour quelques inſtants par des terreurs imaginaires. C'eſt en montrant la vérité, qu'on peut faire connoître le prix de la vertu, & les motifs de la ſuivre.

On ne trouve gueres des Athées que dans les nations où la ſuperſtition, ſecondée par l'autorité ſouveraine, fait ſentir la peſanteur de ſon joug, & abuſe impudemment de ſon pouvoir illimité. L'oppreſſion donne du reſ-

fort à l'ame ; elle force d'examiner de près la ſource de ſes maux. Le malheur eſt un aiguillon puiſſant qui tourne les eſprits du côté de la vérité.

CHAPITRE XXVIII.

Des Motifs qui portent à l'Athéïſme. Ce ſyſtême peut-il être dangereux? Peut-il être embraſſé par le vulgaire?

ON demande quel intérêt ont les hommes, de ne point admettre un Dieu? Mais les tyrannies, les perſécutions exercées en ſon nom, l'eſclavage où nous tiennent les Prêtres, ne ſont-ils pas des motifs aſſez forts pour déterminer à l'examen des titres d'un être qui fait tant de mal aux hommes? Eſt-il un motif plus grand, que cette crainte importune que fait naître l'idée d'un Dieu, qui s'irrite de nos penſées les plus ſecretes, qu'on peut offenſer ſans le ſavoir, à qui

on n'eſt jamais ſûr de plaire, qui nous permet des penchants malheureux pour nous en punir, qui vengera ſans terme les délits d'un moment?

Le Déïſte nous dira qu'il n'eſt point tel que la ſuperſtition nous le dépeint; mais cette ſuppoſition ne prouve point ſon exiſtence. D'ailleurs, ſi le Dieu des ſuperſtitieux eſt révoltant, celui du Théïſte ſera toujours un être contradictoire & impoſſible.

Le ſuperſtitieux, quand il a un cœur dépravé, trouve dans ſa Religion même mille prétextes de plus que l'Athée pour nuire à l'eſpece humaine. Celui-ci n'a pas le manteau du zele pour couvrir ſa vengeance, ſes fureurs.

Jamais un Athée de bon ſens ne croira

que les actions de cruauté auxquelles la Religion a donné lieu, puiſſent être juſtifiées. Si l'Athée eſt un pervers, il ſait du moins qu'il fait mal. Ni ſon Dieu, ni ſes Prêtres, ne lui perſuaderont qu'il fait bien.

On nous dit que la conduite indécente & criminelle des Prêtres ne prouve rien contre la Religion; mais on en peut dire autant d'un Athée, qui peut avoir une morale bonne avec une conduite déréglée. On nous dit que l'athéiſme fait diſparoître la ſainteté des ſerments; mais le parjure n'eſt pas rare dans les nations religieuſes, ni dans les perſonnes qui ſe vantent le plus de croire en Dieu. Les Rois les plus religieux obſervent-ils leurs engagements? La Religion elle-même ne les en diſpenſe-elles pas ſouvent, ſur-tout quand il s'agit de ſes intérêts ſacrés? Les frippons de tous états reculent-

ils quand il faut atteſter le nom de Dieu? A quoi ſervent donc les ſerments? C'eſt une vaine formalité, qui n'impoſe point aux ſcélérats, & n'ajoute rien aux engagements des ames honnêtes.

On a demandé s'il y avoit une nation qui n'eût aucune idée de Dieu, & ſi un peuple compoſé d'Athées pourroit ſubſiſter?

L'homme, en qualité d'animal craintif & ignorant, devient néceſſairement ſuperſtitieux dans ſes malheurs. Ou il ſe fait un Dieu pour lui-même, ou il admet celui que d'autres veulent lui donner; mais de l'exiſtence de ſes Dieux, le ſauvage ne tire pas les mêmes inductions que l'homme raiſonnable. Un peuple ſauvage ſe contente d'un culte groſſier, ſans raiſonner ſur ſes Divi-

nités. Ce n'eſt que chez les nations policées, que les hommes ſubtiliſent leurs notions.

Il n'eſt pas douteux qu'une ſociété nombreuſe, qui n'auroit ni Religion, ni Morale, ni Gouvernement, ni Loix, ni principes, ne pourroit ſe ſoutenir, qu'elle ne feroit que rapprocher des êtres diſpoſés à ſe nuire. Mais avec toutes les Religions du monde, les ſociétés humaines ne ſont-elles pas à-peu-près dans cet état. Une ſociété d'Athées gouvernée par de bonnes loix, invitée à la vertu par des récompenſes, détournée du crime par des châtiments, ſeroit plus vertueuſe que ces ſociétés religieuſes où tout conſpire à ennuyer l'eſprit, & à corrompre le cœur.

On ne peut eſpérer d'ôter à tout un peuple

ple ſes idées religieuſes, parce qu'elles lui ſont inculquées dès la plus tendre enfance. Mais le vulgaire peut tirer à la longue les fruits des travaux dont il n'a pas d'idées. L'athéïſme ayant la vérité pour lui, il peut s'inſinuer dans les eſprits, & leur devenir familier, &c.

CHAPITRE XXIX.

Abrégé du Code de la Nature.

O Vous, dit la Nature, qui, d'après l'impulſion que je vous donne, tendez vers le bonheur dans chaque inſtant de votre durée, ne réſiſtez point à ma loi ſouveraine. Travaillez à votre félicité, jouiſſez ſans crainte, ſoyez heureux.

O ſuperſtitieux, reviens à la nature; elle te conſolera, elle chaſſera de ton cœur ces craintes qui t'accablent. Ceſſe de contempler l'avenir, vis pour toi, pour tes ſemblables. J'approuve tes plaiſirs, lorſque, ſans te nuire à toi-même, ils ne ſeront point fu-

neſtes à tes freres, que j'ai rendu néceſſaires à ton propre bonheur.

Que l'humanité t'intéreſſe au ſort de ton ſemblable. Songe qu'il peut un jour t'accabler ainſi que lui. Eſſuye les pleurs de l'innocence opprimée, de la vertu dans la détreſſe. Que la douce chaleur de l'amitié, l'eſtime d'une compagne chérie, te faſſe oublier les peines de la vie.

Sois juſte, parce que l'équité eſt le ſoutien du genre humain. Sois bon, parce que la bonté enchaîne tous les cœurs. Sois indulgent, parce que, foible toi-même, tu vis avec des êtres auſſi foibles que toi. Sois doux, parce que la douceur attire l'affection. Sois reconnoiſſant, parce que la reconnoiſſance alimente & nourrit la bonté. Sois modeſte, parce que l'orgueil révolte des êtres

épris d'eux-mêmes. Pardonne les injures, parce que la vengeance éterniſe les haines. Fais du bien à celui qui t'outrage, afin de te montrer plus grand que lui, & de t'en faire un ami. Sois retenu, tempéré, chaſte, parce que la volupté, l'intempérance & les excès détruiſent ton être, & te rendront mépriſable.

Sois citoyen, parce que ta patrie eſt néceſſaire à ta ſûreté, à tes plaiſirs, à ton bien-être : ſois ſûr que l'homme qui fait des heureux, ne peut être lui-même malheureux. En te conduiſant ainſi, tu rentreras toujours avec plaiſir en toi-même. Tu ne trouveras au fond de ton cœur ni honte, ni terreurs, ni remords. Si le Ciel s'occupoit de toi, il ſeroit content de ta conduite, quand la terre en eſt contente.

C'eſt moi qui punis plus ſûrement que les

Dieux, les crimes de la terre. Le méchant peut échapper aux loix des hommes, jamais aux miennes. Si tu te livres à l'intempérance, les hommes ne te puniront pas; mais je te punirai, en abrégeant tes jours. Si tu es vicieux, tes habitudes funeſtes retomberont ſur ta tête. Ces Princes, que leur puiſſance met au-deſſus des loix humaines, ſont forcés de frémir ſous les miennes. C'eſt moi qui les châtie, qui les remplis de ſoupçons, de terreurs. Deſcends au fond des cœurs de ces criminels, dont le viſage content couvre une ame déchirée. Vois l'avare gémir exténué ſur l'inutile tréſor, qu'aux dépens de lui-même, il a pris ſoin d'amaſſer. Vois le voluptueux ſi gai, gémir ſecrétement ſur une ſanté prodiguée; la diviſion & la haine régner entre ces époux adulteres; le menteur, privé de toute confiance; l'impoſteur, trembler au ſeul nom de

la vérité ; le cœur flétri de l'envieux, qui ſeche du bonheur des autres ; le cœur glacé de l'ingrat, que nul bienfait ne rechauffe ; l'ame de fer de ce monſtre, que les ſoupirs de l'infortuné ne peuvent amollir ; ce vindicatif, qui ſe nourrit de fiel & de ſerpents, & qui, dans ſes fureurs, ſe dévore lui-même. Porte envie, ſi tu l'oſes, au ſommeil de l'homicide, du juge inique, de l'oppreſſeur, dont la couche eſt infeſtée par les torches des furies. Mais non, l'humanité te fait partager leurs tourments mérités. Si tu te compares à eux, tu t'applaudis de retrouver toujours la paix dans ton cœur. Enfin, vois accomplir ſur eux & ſur toi le décret du deſtin, qui veut que le crime ſe puniſſe lui-même, & que la vertu ne ſoit jamais privée de récompenſe.

FIN.

MVSEVM BRITAN NICVM

TABLE
DES CHAPITRES.

CHAPITRE I.

DE la Nature, Page 1

CHAP. II. *Du Mouvement, & de ſon Origine*, 4

CHAP. III. *De la Matiere, & de ſes Mouvements*, 8

CHAP. IV. *Des Loix du Mouvement communes à tous les êtres. De l'Attraction & de la Répulſion ; de la Force d'inertie, de la Néceſſité*, 10

CHAP. V. *De l'Ordre, du Déſordre, de l'Intelligence, du Haſard*, 13

CHAP. VI. *De l'Homme, de ſa diſtinction en homme moral & en homme phyſique, de ſon origine*, 16

CHAP. VII. *De l'Ame & de ſa Spiritualité*, 19

CHAP. VIII. *Des Facultés intellectuelles. Toutes ſont dérivées de la Faculté de ſentir*, 22

CHAP. IX. *De la diverſité des Facultés intellectuelles. Elles dépendent des cauſes phyſiques, ainſi que leurs qualités morales. Principes naturels de la Sociabilité, de la Morale & de la Politique*, 24

CHAP. X. *Notre ame ne tire point ſes idées d'elle-même. Il n'y a point d'idées innées*, 28

CHAP. XI. *Du Syſtême de la Liberté de l'homme*, 31

CHAP. XII. *Examen de l'opinion qui prétend que le Syſtême du fataliſme eſt dangereux*, 35

CHAP. XIII. *De l'immortalité de l'Ame, du Dogme de la vie future, & des craintes de la mort*, 40

CHAP. XIV. *L'éducation, la morale & les loix ſuffiſent pour contenir les hommes. Du deſir de l'immortalité ; du Suicide,* 47

CHAP. XV. *Des intérêts des hommes, ou des idées qu'ils ſe font du bonheur. L'homme ne peut être heureux ſans la vertu,* 53

CHAP. XVI. *Les erreurs des hommes ſur ce qui conſtitue le bonheur, ſont la vraie ſource de leurs maux. Des vains remedes qu'on leur a voulu appliquer,* 57

CHAP. XVII. *Origine de nos idées ſur la Divinité,* 64

CHAP. XVIII. *De la Mythologie & de la Théologie,* 68

CHAP. XIX. *Idées confuſes & extraordinaires de la Théologie,* 72

CHAP. XX. *Examen des Preuves de l'exiſtence de Dieu données par Clarke,* 81

CHAP. XXI. *Examen de quelques autres preuves données de l'exiſtence de Dieu,* 90

CHAP. XXII. *Du Déïſme, du ſyſtéme de l'Optimiſme, & des cauſes finales,* 98

CHAP. XXIII. *Examen des avantages qui réſultent pour les hommes de la notion de la Divinité, ou de ſon influence ſur la morale, la politique, les ſciences, le bonheur des nations & des individus.* 104

CHAP. XXIV. *Les notions théologiques ne peuvent être la baſe de la morale. Parallele de la morale théologique, & de la morale naturelle. La Théologie nuit aux progrès de l'eſprit humain,* 112

CHAP. XXV. *Que les hommes ne peuvent jamais rien conclure des idées qu'on leur donne de la Divinité. De l'inconſéquence & de l'inutilité de leur conduite à ſon égard,* 118

CHAP. XXVI. *Apologie des ſentiments contenus dans cet Ouvrage. De l'Impiété. Exiſte-t-il des Athées?* 125

CHAP. XXVII. *L'Athéïſme eſt-il compatible avec la morale ?* 130

CHAP. XXVIII. *Des motifs qui portent à l'Atheïſme. Ce ſyſtême peut-il être dangereux ? Peut-il être embraſſé par le vulgaire ?* 136

CHAP. XXIX. *Abrégé du Code de la Nature,* 142

Fin de la Table.